

Hiver 2007

Numéro 90

Le Trésor des Kirouac

Revue des descendants de Urbain-François Le Bihan, sieur de Kerboach



Geneviève Kérouac et Benjamin Ricard, champions mondiaux de swing de 2005 à 2007 (Photo : Louis Laroche)

Kérouac ❖ Kéroack ❖ Kirouac ❖ Kyprouac ❖ Kérouack ❖ Kirouack

Le trésor des Kirouac

Le Trésor des Kirouac, bulletin de liaison des descendants d'Urbain-François Le Bihan, sieur de Kivoach, est publié en version française et anglaise et est distribué à tous les membres de l'Association des familles Kirouac. Les reproductions sont autorisées avec l'autorisation expresse de l'Association des familles Kirouac.

L'équipe de production du bulletin (par ordre alphabétique)

Michel Bornais, François Kirouac, Jacques Kirouac,
Marie Kirouac, Marie Lussier Timperley

Auteurs et collaborateurs pour ce numéro (par ordre alphabétique)

Michel Bornais, Lucie Jasmin, François Kirouac, Jacques Kirouac,
Marie Kirouac, Pierre Kirouac, Marie Lussier Timperley

Extraits de journaux, revues et livres

Le Devoir (Jean-François Côté)

Le Devoir (Michel Lapierre)

Le Devoir.com (Fernand Daoust)

La Souche (Louis Fournier)

Média Matin Québec (Yvon Pellerin)

Conception graphique

Page couverture: Jean-François Landry

Logo de l'Association à l'endos du bulletin: Raymond Bergeron

Le bulletin: François Kirouac

Montage

Version française : François Kirouac

Version anglaise : Gregory Kyrouac

Traduction et révision des textes

Michel Bornais, Marie L. Timperley, J. Brian Timperley

Politique éditoriale

À sa discrétion, la Rédaction du bulletin *Le Trésor des Kirouac* se réserve le droit d'abréger les textes qui lui sont présentés. Bien que l'auteur soit le seul responsable de son texte, la Rédaction se réserve aussi le droit de ne pas publier un texte (ou une photo, une caricature ou une illustration), jugé sans intérêt en regard de la mission de l'AFK ou susceptible de causer préjudice, que ce soit à l'Association, à toute personne, à tout groupe de personnes ou organisme quelconque. Aucun texte modifié ne pourra être publié sans l'autorisation de son auteur car il en assume toujours la responsabilité.

Édition

L'Association des familles Kirouac inc.

168, rue Baudrier, Québec (Québec) Canada G1B 3M5

Dépôt légal 4^e trimestre 2007

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Finage

Version française : 150 copies, Version anglaise : 40 copies

ISSN 0833-1685

Abonnement :

Canada : 22 \$; USA : 22 \$ US;

Outre-mer : 30 \$ canadien

TABLE DES MATIÈRES

Le mot du président	3
En bref	4
Geneviève Kérouac, artiste et acrobate	7
Rassemblement 2008, programme préliminaire	12
Gérard Kirouac, les souvenirs d'un pompier d'aéroport	13
Un médecin de campagne, le Dr Donat Fournier	17
Visite au centre d'interprétation de la canneberges	21
Noël Norvégien	23
C'était tout un personnage !	24
Un pionnier de l'éducation ouvrière nous quitte	25
L'Œuvre de Jack Kerouac à la bibliothèque Ahuntsic	26
Exposition à la New York Public Library Jack Kerouac exposé	27
« L'Oncle Kirouac » se souvient	28
Le botaniste	29
Le frère Marie-Victorin et l'Odyssée de la Flore laurentienne	32
Marie-Victorin à Cuba	34
Lancement du livre d'André Bouchard, Marie-Victorin à Cuba	35
Marie-Victorin et la flore humanisée	36
In Memoriam	37
Généalogie, la page du lecteur	38
Conseil d'administration 2007-2008	39
Liste des correspondants régionaux	39

Le mot du président

Voici le numéro 90 du *Trésor des Kirouac*. Depuis le mois de juin 1983, date à laquelle paraissait le numéro « 0 » de notre bulletin de liaison, c'est donc près de 2800 pages d'histoires et d'actualités touchant les familles Kirouac qui vous ont été présentées.

Au cours de ces 24 années d'existence, *Le Trésor* vous a fait découvrir l'histoire de plus d'une centaine de personnes. On n'a qu'à penser au récit fascinant des années de guerre dont celui de madame Huguette Morin Karrer ou encore aux souvenirs de famille de Jeannine Kirouac Pattison. L'équipe de rédaction du *Trésor* vous a aussi présenté des pionniers comme François Kirouac à Québec, Maximilien Aimé LeBricce de Keroack et Esdras Kirouac au Manitoba, l'abbé Hubert Keroack de Jonquière, Louis et Andréas Kirouac de l'Abitibi et plusieurs autres.

Nous continuons, avec le présent numéro, à vous faire découvrir d'autres descendants K/voac. Vous découvrirez cette fois-ci Geneviève Kérouac, artiste, acrobate et championne du monde de swing. Vous pourrez lire aussi les souvenirs de Gérard Kirouac, un pompier d'aéroport qui en a vu de toutes les couleurs. Et, encore une fois, peut-être au désespoir de certains ou au grand bonheur d'autres, vous trouverez des textes sur Jack Kerouac et sur le frère Marie-Victorin.

Il apparaît bien difficile au comité de rédaction de ne pas faire mention d'eux. Ces deux figures de proue de notre association continuent régulièrement de faire parler d'eux dans l'actualité même s'ils sont décédés

depuis 38 ans pour Jack et 63 ans pour le frère Marie-Victorin. Encore cet automne, un nouveau livre paraît sur la correspondance qu'a entretenue le frère Marie-Victorin avec le frère Léon à Cuba. Et, comment pourrait-on passer sous silence la présence de Jack Kerouac dans l'actualité internationale. À l'occasion du cinquantenaire de la publication de son livre culte, *On The Road*, la *New York Public Library* tient une exposition sur lui et son œuvre qui se déroule du 9 novembre 2007 au 16 mars 2008.

En effet, parmi les objectifs visés par la publication du *Trésor des Kirouac*, il y a bien sûr celui d'établir et de garder un contact entre les membres de l'Association, mais nous avons aussi comme objectif de préserver l'histoire familiale dans une sorte d'encyclopédie pour celui qui désire éventuellement en apprendre plus sur les membres de la famille Kirouac. D'où l'importance de rendre compte dans les pages du *Trésor* de ce qui se publie ou se dit actuellement sur Jack Kerouac et Marie-Victorin.

Avant la création de l'Association, il n'existait que le bouche à oreille pour perpétuer l'histoire des descendants d'Urbain-François Le Bihan. Avant 1978, c'est comme cela que nous est parvenu le peu que l'on savait sur l'Ancêtre et sa famille. Maintenant, le résultat de toutes les recherches effectuées non seulement sur Urbain-François Le Bihan et sa famille, mais aussi sur plusieurs de ses descendants, des plus célèbres aux plus obscurs, est consigné dans *Le Trésor des Kirouac*. Cette publication étant disponible



François Kirouac

dans plusieurs familles à travers toute l'Amérique du Nord et dans les bibliothèques nationales de Québec et d'Ottawa, il devient facile pour quiconque de s'y référer. Et, de cette façon, vous pouvez être certain que l'Association s'acquitte admirablement bien de son mandat.

QUÉBEC 2008

Dans le présent numéro, vous trouverez le programme préliminaire de la rencontre de l'été prochain à Québec. Le comité organisateur aimerait s'adjoindre encore quelques personnes, préférentiellement, mais pas nécessairement, de la région de Québec afin de mieux répartir les tâches. Les personnes intéressées à apporter leur aide à l'organisation de ce rassemblement n'ont qu'à donner leur nom au secrétariat de l'Association dont les coordonnées figurent à la dernière page de la revue.

En terminant, je désire, en mon nom personnel et aux noms de tous les membres du conseil d'administration, souhaiter à tous un très **Joyeux Noël** et une **Excellente année 2008** au cours de laquelle nous soulignerons le **30^e anniversaire de fondation de l'Association**.



EN BREF

Une chronique de J.A. Michel Bornais

Quelques événements heureux de l'année 2007



Le 28 novembre dernier, Gilles Hurtubise (fils d'Alfred Hurtubise et de Germaine Kirouac, 00842) et Lucille Daigneault fêtaient leur 65^e anniversaire de mariage. On voit la famille réunie à l'occasion d'un brunch en avril dernier. Le couple a eu cinq enfants, huit petits-enfants et trois arrière-petits-enfants. (Photo : collection Gilles Hurtubise)



Photo : Régent Gosselin

Remise d'un certificat de bénévolat au sein de la Société St-Vincent-de-Paul de Montréal pour souligner les 30 ans de service de Claire (Hurtubise) Legault à la paroisse St-Barthélemy de Montréal. Claire (au centre sur la photo) est la fille de Germaine Kirouac (00842) et d'Alfred Hurtubise.



Des honneurs pour GABRIELLE HURTUBISE LAFRENIÈRE

En juin dernier, le mouvement *La vie montante* célébrait son 35^e anniversaire d'existence au Canada et en profitait pour souligner l'apport important de madame Gabrielle Hurtubise Lafrenière à ce regroupement. En effet, c'est en 1972 que celle que tous les membres de notre association connaissent sous le diminutif de « Gaby » a débuté son engagement pour *La vie montante*.

Cette œuvre est un mouvement spirituel et apostolique d'Église fondé en France en 1962 et s'adresse principalement aux pré-retraités et aux retraités. D'une simple implication à titre de collaboratrice pour implanter le mouvement à Longueuil, Gaby gravira tous les échelons jusqu'à devenir membre du comité international et présidente nationale pour le Canada en 1986. Ces fonctions l'amèneront à faire la promotion des valeurs prônées par le mouvement *La vie montante* partout au Canada, aux États-Unis et même en Haïti. Elle a aussi assumé la responsabilité de représenter l'Amérique du Nord dans les congrès internationaux pendant quatre ans.

Lors de la fête du mois de juin dernier, Gaby a reçu une médaille d'or pour son action dans le mouvement en plus de se voir remettre une bénédiction papale par Monseigneur Couture à la basilique Sainte-Anne lors d'une messe d'action de grâce.

Gabrielle est la fille de Germaine Kirouac (00842) et d'Alfred Hurtubise. Elle a épousé Paul-Maurice Lafrenière. C'est d'ailleurs avec ce dernier qu'elle a fait ses premiers pas dans le mouvement de *La vie montante*. Le couple a eu deux enfants, Germain et Pauline. Elle est la grand-mère de Ian Lafrenière (porte-parole de la police de Montréal que l'on peut voir régulièrement à la télévision) et de Cédric, lui aussi membre de la police de Montréal. En janvier 2008, Gabrielle deviendra arrière-grand-mère de la petite Kloé.

Toutes nos félicitations Gaby !

La rédaction





Clermont Kirouac, fils de Pierre (01161) et de Lucette Lévesque, et son épouse Marie-Ève Duchesne ont eu le bonheur d'accueillir leur quatrième enfant, Ulysse, le 30 juillet dernier. De gauche à droite : Ulysse, Marie-Ève, Juliette, Clermont, Adam et Tristan.



Un heureux événement chez les Bornais. Béatrice Leblanc, née le 29 octobre 2007 et ses parents, Caroline Bornais et Paul Leblanc. Caroline est la fille de notre secrétaire, J.A. Michel Bornais.



Quatre générations: Mme Marie-Huguette Morin-Karrer, Pia Karrer O'Leary, Stephen O'Leary et la petite Christina. (Photo : collection Pia Karrer O'Leary)

Geneviève Kérouac artiste et acrobate

Geneviève Kérouac, fille de Michel Kérouac et de Diane Massicotte, est née le 9 mars 1977 à Sherbrooke. Son père Michel est psychothérapeute ⁽¹⁾ et sa mère est infirmière.

Dès sa tendre enfance Geneviève est plongée dans les arts. Elle a eu la chance, comme elle le précise dans son *curriculum vitae*, d'entrer à l'école élémentaire d'arts de Sherbrooke où elle étudiera le piano, le violon, le chant et la danse. C'est une enfant douée qui déborde de vitalité. Elle se dit elle-même hyperactive. Très tôt, Geneviève suit aussi des cours de gymnastique. Elle gravira les échelons de cette discipline rapidement pour devenir entraîneur. Grâce à la gymnastique, elle prend contact avec la compétition, ce qui, souligne-t-elle, la motive énormément



Geneviève à trois ans et demi en costume de ballerine.

ment puisqu'elle y voit de grands défis à relever. Cette formation en art et en sport la prépare déjà au monde des arts du cirque dans lequel elle s'investira tôt.

Ses plus beaux souvenirs d'enfance sont les très longues promenades qu'elle faisait dans les bois, derrière chez elle, à North Hatley. Elle en profitait alors pour grimper aux arbres, les plus hauts bien sûr, afin de voir le plus loin possible. Son métier d'acrobate semblait déjà tout tracé ! D'autres souvenirs lui reviennent aussi lorsqu'on l'interroge sur ses jeunes années. Elle sourit encore à l'évocation des beaux moments passés sur les plages américaines avec son père et sa mère qui avaient l'habitude de l'y amener.

En 1997, elle entre à l'Université Laval de Québec en science de l'éducation physique. Elle obtient son baccalauréat en 2000. C'est aussi en 1997 qu'elle entre à l'École de Cirque de Québec qui vient tout juste d'ouvrir ses portes dans l'ancienne église de la paroisse Saint-Esprit située sur la 2^e Avenue dans le quartier Limoilou. Elle y enseigne l'acrobatie. Ses élèves sont principalement de jeunes étudiants qui se préparent à faire leur entrée à l'École nationale de Cirque de Montréal. Une autre partie de ses élèves est constituée de



Geneviève Kérouac et Benjamin Ricard en costume d'époque pour un contrat du Cirque du soleil en 2005

ceux qui se destinent au marché du travail dans des cirques ou dans le monde du spectacle.

Le travail que lui procurent l'École de Cirque et ses études lui laisse encore du temps. Elle décroche un emploi d'entraîneur-chef et artiste au Cirque Eos ⁽²⁾ où elle se produira de 1999 à 2003. Elle se démarquera admirablement bien puisque sa présence en scène lui vaudra un premier rôle dans un des

(1) Voir *LeBris de Keroack*, numéro 18 page 5 et *Le Trésor des Kirouac*, numéro 45 page 21.

(2) Geneviève a aussi eu l'occasion de remplir quelques contrats avec le *Cirque du Soleil*.



Généalogie de Geneviève Kérouac

I

Urbain-François Le Bihan
Sieur de K/voach
Vers 1703-1736

Cap Saint-Ignace
22 octobre 1732

Louise Bernier
(1712-1802)

II

Simon-Alexandre Keroack
dit Breton
1732-1812

L'Islet-sur-Mer
15 juin 1758

Élisabeth Chalifour
(1739-1814)

III

Simon-Alexandre Keroack
dit Breton
(1760-1823)

Cap Saint-Ignace
18 novembre 1782

Marie-Ursule Guimont
(1765-1820)

IV

François Keroack
dit Breton
(1791-1877)

Saint-Jean-Port-Joli
24 octobre 1815

Marcelline Chouinard
(1796-1858)

V

Édouard Keroack
dit Breton
(1820-1891)

Saint-Roch-des-Aulnaies
29 février 1848

Séverine Malenfant
(1824-1887)

VI

Michel Kérouac
dit Breton
(1850-1916)

Saint-Modeste
19 octobre 1874

Hermine Bélanger
(1848-1930)

VII

Georges Kérouac
(1885-1951)

Nashua, NH, USA
15 février 1909

Eugénie Côté
(1889-1960)

VIII

Roméo Kérouac
(1912-1960)

Montréal
21 juin 1941

Fernande Descent
(1917-)

IX

Michel Kérouac
(1947-)

Sainte-Foy
22 juillet 1972

Diane Massicotte
(1948-)

X

Geneviève Kérouac
(1977-)

François Kirouac 11 novembre 2007

spectacles montés par le Cirque Éos. Cet emploi avec le cirque lui permettra aussi de voyager un peu partout au Québec et aux États-Unis mais principalement en Europe. Parmi les pays où elle se produisit, on note le Portugal, la France, la Belgique et la Suisse.

Pour elle il ne s'agit pas d'un premier contact avec le continent européen. Dès l'âge de dix ans, en 1987, elle y avait fait un premier voyage avec ses parents. Un deuxième voyage suivra deux ans plus tard, en 1989, en compagnie de son père et de sa mère auxquels s'ajoute sa grand-mère. Elle en garde d'ailleurs un merveilleux souvenir. Lors de l'entrevue que nous avons réalisée avec Geneviève pour préparer cet article, on percevait très bien l'admiration et l'affection qu'elle porte toujours à sa grand-mère qui a maintenant 90 ans.



Benjamin Ricard et Geneviève Kérouac en spectacle à Trois-Rivières en 2005



Benjamin Ricard et Geneviève Kérouac, champions canadiens de swing en 2005



En compétition à Atlanta au Grand National Swing Dance Championship en 2006

Geneviève s'intéressait déjà à la danse classique et contemporaine depuis plusieurs années lorsqu'elle aborde enfin le swing. Elle est tout de suite conquise par cette danse. Elle effectue ses premiers pas de swing ⁽³⁾ avec un ami qu'elle a connu durant son cours universitaire, Benjamin Ricard. Elle dit y avoir consacré à ce moment-là une trentaine d'heures par semaine. Son professeur, Benjamin Ricard, qui allait devenir

bientôt son partenaire de danse, avait lui-même appris le swing à New York. Très ra-

(3) Selon Wikipédia, l'encyclopédie en ligne sur Internet, entre 1907 et les années cinquante, le swing était appelé le Fox-trot. En fait, il s'agit d'une famille de danse qui comprend le Lindy Hop, spécialité de Geneviève et de son partenaire. Cette dernière danse s'est développée aux États-Unis entre 1920 et 1930. Après une période de gloire, le Lindy Hop a presque été oublié mais on assiste à sa renaissance depuis le début des années 1990. Geneviève situe le nombre d'artistes qui dansent le swing entre 300 et 400 à Québec seulement.



pidement, elle acquiert les principes de base du swing et passe à l'enseignement.

La compétition est venue tout naturellement par la suite. Elle y était déjà familière alors qu'elle pratiquait la gymnastique. Ce fut donc une suite logique pour elle d'aborder la compétition en danse. Geneviève y voit aussi une façon de progresser plus rapidement puisque cela la force à se dépasser surtout dans certaines catégories où on retrouve des danseurs ayant des dizaines d'années d'expérience sur le plan international.

Geneviève et Benjamin ont remporté le titre de champions canadiens en mai 2005 et celui de champions du monde de swing acrobatique à New York quelques mois plus tard. Le concours n'ayant pas eu lieu en 2006, c'est en 2007 qu'ils répéteront leur exploit à Irvine en Californie.

Ces deux championnats les ont propulsés, elle et son partenaire, à l'avant-scène du monde du spectacle et, rançon de la gloire oblige, ils ont été appelés à se produire à la télévision, notamment à l'émission du *Match des étoiles* à la chaîne Radio-Canada. Les invitations à participer à des spectacles ont sensiblement augmenté depuis, nous dit-elle.



Photographie : Louise Leblanc

Geneviève Kérouac dans un numéro de sangles aériennes au cirque Éos en 2002



Collection Geneviève Kérouac

Benjamin et Geneviève en compétition au *US Open Swing Dance Championship* à San José en Californie en 2004.

Geneviève Kérouac ne s'est pas limitée à la danse et à l'exécution de numéros de cirque. Elle donne aussi de la formation en danse de même qu'en art clownesque, une autre corde qu'elle a ajoutée à son arc avec le temps. Elle participe à différents festivals. Elle agit à titre de chorégraphe et de conseillère artistique pour différents organismes. Au studio de danse où elle travaille à Sainte-Foy, elle gère la partie spectacle et animation pour la troupe de danseurs qui fait des spectacles dans les entreprises ou dans les congrès de toutes sortes. Pour de l'information sur les cours ou les spectacles, rendez-vous au www.portoswing.com.

Geneviève nous dit aimer le monde du spectacle. Malgré la précarité inhérente au domaine, depuis 2005, elle et son partenaire de danse ont participé à une vingtaine de



En pratique au Studio Port-O-Swing de Sainte-Foy (Photographie : Louis Langlois)



Geneviève Kérouac en compagnie de sa grand-mère, Fernande, et de son père Michel

compétitions où ils ont remporté plusieurs prix. Elle réussit admirablement grâce à son talent bien sûr mais aussi à son amour du métier, son travail incessant et surtout grâce à sa discipline et à sa persévérance. L'aide de ses commanditaires est aussi indispensable et fort apprécié.

Elle entrevoit l'avenir avec confiance et elle a beaucoup de projets. Elle amorce l'année 2008 avec un voyage à la Nouvelle-Orléans où elle et son partenaire iront enseigner. Au cours de l'année prochaine, elle se produira aussi à quelques reprises pour les Fêtes du 400^e anniversaire de la ville de Québec. D'ici les dix prochaines années, elle aspire à travailler au montage de spectacles qu'elles aimeraient donner

(4) Vous pouvez suivre la carrière de Geneviève en vous rendant sur son site Internet à l'adresse suivante : www.ben-gen.com.

avec sa troupe de danseurs (4).

Nous lui souhaitons la meilleure des chances. Merci Geneviève de nous avoir accueillis et de nous permettre de te présenter aux lecteurs du *Trésor des Kirouac* !

La rédaction



Geneviève Kérouac à l'École de Cirque de Québec le 14 novembre 2007

**ASSOCIATION
DES FAMILLES KIROUAC INC.
RASSEMBLEMENT 2008
QUÉBEC LES 2 ET 3 AOÛT
PROGRAMME PRÉLIMINAIRE**



Source : <http://grandquebec.com/capitale-quebec/citadelle/>

N.B. Toutes les inscriptions doivent avoir été faites avant la date limite qui sera annoncée. Chacun(e) des participant(e) sera libre de s'inscrire à une seule, à deux ou aux trois activités offertes au programme : A - La Citadelle, B - Le souper et la soirée de samedi, C - Le buffet du dimanche midi.

Vendredi soir, 1er août, dès 20h00 - Accueil à la Maison Jésus-Ouvrier, 475 boul. Père-Lelièvre à Québec;

Samedi, 2 août 2008 - La Citadelle (*Option A*)

8h30 – Service d'accueil de l'AFK à la Maison Jésus-Ouvrier de Québec ;
9h15 – Départ par autobus de la Maison Jésus-Ouvrier vers La Citadelle de Québec ;
10h00 – Cérémonie de la relève de la garde ;
10h30 – Visite guidée de La Citadelle ;
12h00 – Dîner libre à la salle à manger de la garnison au prix des militaires ;
13h00 – Visite guidée - Résidence d'été du Gouverneur général ;
14h00 – Visite de la Redoute et de l'exposition du Livre de Champlain ;
15h00 – Cérémonie du Souvenir pour les K/rouac (en négociation) ;
16h00 – Retour par autobus à la Maison Jésus-Ouvrier ;

Samedi, 2 août 2008 – Maison Jésus-Ouvrier (*Option B*)

16h30 – Service d'accueil des nouveaux arrivants à la Maison Jésus-Ouvrier de Québec ;
17h00 – Bienvenue et cocktail ;
18h00 – Souper à la Maison Jésus-Ouvrier de Québec avec accompagnement musical ;
19h00 – Programme récréatif (en cours d'élaboration) ;
22h30 – Fin des activités du samedi.

Dimanche, 3 août 2008 – Maison Jésus-Ouvrier (*Option C*)

9h30 – Service d'accueil de l'AFK à la Maison Jésus-Ouvrier de Québec ;
10h00 – Messe privée à la chapelle de la Maison Jésus-Ouvrier de Québec (*Entrée libre*) ;
11h00 – Assemblée générale annuelle et élections au conseil d'administration de l'Association des familles Kirouac inc. ;
12h30 – Buffet du midi à Jésus-Ouvrier (*Bien un buffet et non un brunch*) ;
13h30 – Période d'échange, commentaires et suggestions (*Entrée libre*) ;
14h30 – Clôture ;

Dans le contexte des célébrations du 400^e anniversaire de la fondation de Québec (1608-2008), l'AFK a tenu à vous offrir un événement mémorable, d'autant plus que nous célébrons par la même occasion le trentième anniversaire de fondation de notre association.

Afin d'offrir les meilleures conditions d'accessibilité possibles, notre choix s'est porté sur la Maison Jésus-Ouvrier, un centre de réunion et de recueillement propriété de la communauté des pères Oblats de Marie-Immaculée. La Maison Jésus-Ouvrier est située à l'entrée ouest de Québec et facilement accessible. On y trouve une aire de stationnement privée ainsi que les services de restauration et d'hébergement pour plus de cent personnes et ce à prix très abordable. En réservant à La Maison Jésus-Ouvrier [418-623-2371], il vous sera aussi possible de devancer ou prolonger votre séjour pour profiter au maximum des célébrations de Québec 2008. La Citadelle de Québec a été retenue (*en option au programme*) comme point d'attraction principal pour l'avant-midi et l'après-midi du samedi. Cette activité comprend le transport, la visite guidée, la cérémonie de la relève de la garde et en prime une visite exclusive de la résidence d'été du Gouverneur général du Canada. Nous avons aussi obtenu l'autorisation de pouvoir prendre le dîner (*aux frais du participant*) à la salle à manger du personnel de la garnison militaire, ce qui nous évitera d'aller à l'extérieur de La Citadelle pour le repas du midi.

Le comité organisateur

GÉRARD KIROUAC

Les souvenirs d'un pompier d'aéroport

Par J.A. Michel Bornais

LA SUITE DES CHOSES

Après la publication dans l'édition de septembre 2005 du *Trésor des Kirouac*, d'un premier article axé surtout sur l'histoire générale de sa famille, Gérard avait exprimé le désir de pouvoir un jour relater plus en détails ses souvenirs de pompier d'aéroport et particulièrement ceux reliés à l'écrasement du vol 255 de Québecair, survenu le jeudi 29 mars 1979, à l'aéroport de Québec. Tragédie qui avait coûté la vie à 17 des 24 personnes qui prenaient place à bord, dont les trois membres d'équipage. La visite à Montréal en novembre 2008 de ce nouveau géant de l'air qu'est le A-380 fabriqué par Airbus, nous est donc apparue comme le prétexte parfait pour retrouver Gérard et partager avec lui ses souvenirs reliés à l'aviation. À notre grande surprise, il n'avait pas du tout été rejoint par tout le battage médiatique qui avait entouré cet événement et il nous a simplement déclaré qu'il regardait très peu la télévision et ne pas avoir acheté un journal depuis presque quinze ans. Toutefois, il demeurait toujours grandement intéressé à confier ses mémoires personnelles aux lecteurs du *Trésor*. Nous reprenons donc le récit à Sept-Îles, au début des années soixante, lorsque Gérard devient pompier d'aéroport après quelques années aux enquêtes à la Sûreté du Québec.

LA SÉCURITÉ D'ABORD, MAIS...

Au milieu des années soixante, Sept-Îles est en pleine effervescence en raison de la construction de la centrale hydroélectrique de Churchill Falls et la mise en exploitation de gisements de fer, autant au Qué-



Québecair Fairchild F-27 CF-QBL, JUN 1963 Montreal-Dorval (YUL), © Mel Lawrence

Le Fairchild F-27 qui s'est écrasé à l'aéroport de l'Ancienne-Lorette en 1979

bec qu'au Labrador. La circulation aérienne est intense à l'aéroport de Sept-Îles, et ce, vingt-quatre heures par jour. À cette époque, les appareils de transport lourd sont encore à hélices, surtout des bimoteurs DC-4 et de gros quadrimoteurs Douglas Skymasters C-54, avec leurs puissants moteurs à pistons qui tous bouffent de l'essence d'aviation à haut indice d'octane... donc un jus très inflammable. Les C-54 provenaient des 1170 fabriqués depuis 1942 et au cours de la guerre 39-45, pour le compte de la US Air Force. À son étonnement, Gérard constate qu'il n'y a pas de quart de nuit pour les pompiers de l'aéroport, alors que la circulation y est aussi importante de nuit que de jour. Son inquiétude vient surtout du fait que les gros moteurs radiaux comme

ceux des C-54, avaient la méchante habitude de cracher une bonne vingtaine de litres d'essence sur le tarmac avant de démarrer. Pas très bon pour le bitume, mais surtout assez inquiétant quand juste au-dessus, un moteur tousse et crache le feu avant de se décider à tourner. Heureusement, il ne serait jamais rien passé de grave à cause de ça, mais pour Gérard, la prévention et la préparation demeureront primordiales tout au long de sa carrière de pompier d'aéroport.

Le dimanche de Pâques, 7 avril 1969, Gérard est en visite à l'hôpital de Sept-Îles au moment où le pilote d'un Viscount, d'Air Canada – quadrimoteur à hélices turbo-propulsé – ayant 21 passagers à son bord, déclare un incendie de moteur



Gérard Kirouac en compagnie de notre secrétaire, J.A. Michel Bornais, le 21 novembre dernier, lui racontant ses souvenirs de pompier d'aéroport (photo : François Kirouac)



au décollage et amorce un retour en catastrophe vers la piste. Suite à un démarrage difficile et l'omission de respecter les délais réglementaires pour ventiler l'excès de carburant qui se produit quand le démarrage échoue, un des deux turboréacteurs de gauche avait pris feu. Aussitôt l'avion posé, l'évacuation de l'appareil se fait dans la cohue, les passagers sautant au sol directement de l'avion alors celui-ci continuait de tourner en rond sur place. Selon les hypothèses évoquées lors de l'enquête, il serait devenu impossible d'appliquer les freins et d'arrêter le moteur extérieur du côté de l'aile en feu, le câblage électrique ayant fort probablement été endommagés très tôt par les flammes.

L'unique victime a été une passagère écrasée par le train d'atterrissage avant. S'étant fracturé le bassin lors de sa chute, la malheureuse n'a pu se déplacer et c'est elle qui a servi de buttoir aux roues du train avant, ce qui a alors immobilisé l'appareil fou. Pour lui venir en aide, les secouristes ont dû la libérer de son manteau demeuré coincé sous les roues. La cage thoracique écrasée, elle est décédée peu après son trans-

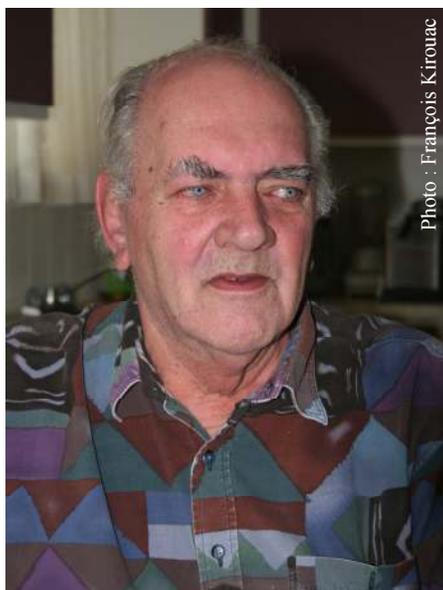


Photo : François Kirouac

Gérard Kirouac (00621),
pompier d'aéroport

port à l'hôpital. Comme le moteur était toujours en feu, la chaleur intense a affaibli le métal de l'aile au point de faire effondrer le train d'atterrissage gauche. L'aile gauche, dont l'extrémité était alors appuyée sur un amoncellement de neige, s'est alors cassée en deux, répandant le carburant de son réservoir sur la piste. Selon Gérard, ce fut un miracle que cet accident ne fasse pas plus de victimes.

Alors qu'il était en charge des pompiers à l'aéroport de Québec, Gérard avait demandé à la tour de contrôle de refuser l'autorisation de décollage à un pilote amateur qui avait acheté en Nouvelle-Écosse un petit monomoteur de fabrication domestique de type « pusher » (moteur à l'arrière). Depuis un certain temps, Gérard avait observé plusieurs tentatives infructueuses du propriétaire pour faire décoller son appareil dont le moteur semblait de toute évidence manquer de puissance. Malgré la mise en garde de Gérard, le propriétaire obstiné lui avait déclaré vouloir faire une nouvelle tentative avec ce qu'il considérait comme un vent plus favorable. Le contrôleur ayant ignoré la requête de Gérard d'interdire le décollage pour raison de sécurité, ce dernier l'a regardé décoller, effectuer un virage à droite vers l'est, décrocher, s'écraser dans un petit boisé et prendre feu. Arrivé sur place avec les pompiers, Gérard constate que l'imprudent pilote avait été décapité par l'hélice située à l'arrière du cockpit. Encore plus pénible quand c'est quelqu'un qu'on connaît et à qui on a vainement tenté d'éviter un malheur.

Selon Gérard, la prudence et la sécurité ne sont pas toujours choses évidentes pour tous, à preuve cet incident surprenant survenu pendant que les préposés faisaient le plein d'un bi-moteur passager de type F-27. Faisant fi des règles de sécurité,



Douglas C-54 Skymaster
(Courtoisie du Musée de l'air de l'USAF)

on avait passé le boyau sous la carlingue pour aller faire le plein du réservoir de l'aile opposée. Sous le poids du carburant, le train d'atterrissage de l'avion s'est soudainement affaissé, la carlingue sectionnant le boyau et provoquant une importante fuite de carburant avant que la pompe du camion ne soit arrêtée. Une fois les pompiers sur place, Gérard aperçoit le directeur de l'aéroport, debout au bord de la flaque de carburant, cigarette allumée en main. Gérard se précipite pour lui enlever la cigarette qu'il éteint immédiatement en toute sécurité en l'écrasant dans sa main nue. Et Gérard d'ajouter : « C'est demeuré sensible pendant quelques jours. »

LA TRAGÉDIE DU VOL 255 DE QUÉBÉCAIR

Le 29 mars 1979, un peu après souper, Gérard est chez lui non loin de l'aéroport de Québec. Il n'est pas en devoir, mais il est quand même continuellement responsable des services d'incendie de l'aéroport. À 18h45, le temps est sombre et il tombe un mélange de pluie et de fine neige. À 18h46, le pilote du vol 255 de Québecair demande et obtient la permission de décoller en direction de Montréal avec un F-27 – bi-turboréacteur à hélices – ayant à son bord 21 passagers, le pilote, un copilote et une hôtesse. Le vol durera exactement 108 secondes... seulement 7 passagers survivront quasi miraculeusement à l'écrasement dans la pente qui longe le boulevard Wilfrid-Hamel (route 138) et la voie ferrée du Canadien Pacifique, juste à l'ouest du collège des frères du Sacré-Cœur et à moins de 20 mètres de l'axe central de la piste 12-30.

Après avoir roulé quelques secondes à pleins gaz sur la piste 06 (nord-est), l'avion décolle et un instant après, le rotor du turboréacteur de droite éclate, arrachant complètement le moteur de sa nacelle, provoquant un incendie dans l'aile et bloquant ouvert le train d'atterrissage. Le pilote poursuit son ascension, déclare une urgence et amorce un virage serré à droite pour tenter de rejoindre la piste 30. L'avion perd alors rapidement de l'altitude, la pointe de l'aile accroche le sol et l'appareil s'écrase en feu dans un champ, tout juste à l'arrière des habitations. Il avait été impossible pour le pilote d'atteindre le seuil de la piste 30, justement celle où les pompiers se dirigeaient déjà en réponse aux instructions de la tour de contrôle. Lors de l'examen des débris, les enquêteurs découvrirent d'autres fissures dans le rotor fautif et dans ces fissures, des résidus du produit marqueur utilisé lors d'un tout récent examen aux rayons-x, ce qui prouvait que le rotor était bien défectueux avant l'écrasement et qu'il aurait dû être remplacé lors de la dernière inspection.

Immédiatement alerté par la tour de contrôle, Gérard se rend sur place pour prendre en charge le travail des pompiers qui avaient été précédés sur le site de l'écrasement par les bénévoles de la Protection civile de l'Ancienne-Lorette. Par un heureux hasard, ceux-ci étaient à effec-



Avion MacDonnell-Douglas DC-9 entré en service en avril 1966 et utilisé jusqu'en 2002, il pouvait transporter 91 passagers et atteignait une vitesse de croisière de 789 kilomètres à l'heure. (Photo : www.aircanada.com)

tuer un exercice et avaient eux-mêmes observé que l'avion était en difficulté lors de son virage juste au-dessus de l'église de l'Ancienne-Lorette.

Bien que son passage à la Sûreté du Québec l'eut habitué aux morts et aux blessés lors d'accidents de la route, son pire souvenir de la tragédie demeure la vision des survivants errant dans les débris et celle d'une douzaine de corps déjà recouverts de couvertures par les gens de la Protection civile. Quand un secouriste est venu l'avertir qu'un individu semblait s'intéresser aux poches des victimes, Gérard se souvient très bien de s'être fâché et d'avoir immédiatement exigé que les policiers chassent tous les curieux du lieu de la tragédie et en interdisent

l'accès.

Son souvenir le plus émouvant est celui de l'intervention de Jacques Gosselin, infirmier de profession et membre de la Protection civile, qui s'est dévoué à ranimer l'hôtesse qu'il connaissait personnellement. Elle n'a eu que le temps de lui dire : « Dis à ma mère que je l'aime » avant de décéder.

NE PAS IGNORER LES LEÇONS

Selon une expression, on peut oublier les erreurs sans problème, en autant qu'on se souvient des leçons. Ça s'applique aussi aux accidents d'avion et Gérard s'est toujours fait un devoir d'obtenir de Transport Canada les rapports d'enquêtes sur les tragédies aériennes afin de les étudier et y découvrir les leçons qui pourraient un jour s'avérer utiles.

Le 2 juin 1983, un violent incendie éclate à bord d'un DC-9 d'Air Canada qui parvient à se poser en catastrophe à l'aéroport de Cincinnati, après une descente en plongée pendant laquelle les flammes parviennent même à transpercer la carlingue juste en dessous des hublots, là où il y a un conduit qui parcourt l'avion sur toute sa longueur. Les pertes sont lourdes, 23 des passa-



Entré en service le 1^{er} avril 1955 entre Montréal et Winnipeg, le Viscount fut utilisé jusqu'en 1974. Il pouvait transporter 48 passagers et atteignait une vitesse de croisière de 507 kilomètres à l'heure. (Photo : www.aircanada.com)

gers perdent la vie, asphyxiés par la fumée. L'enquête a révélé que l'incendie avait été provoqué par une surchauffe de la pompe d'alimentation en eau des toilettes. Intrigué, Gérard s'est ensuite donné la peine de vérifier comment on pouvait intervenir dans une telle situation à bord d'un DC-9, ce qui lui a fait découvrir que l'outil essentiel pour accéder rapidement au logement de la pompe de toilette est une simple pièce de monnaie. Il informe alors les membres de son équipe, leur recommandant d'avoir toujours une pièce de monnaie en poche en cas de besoin. Quelque temps plus tard, en réponse à une alerte de fumée à bord d'un DC-9 en escale à Québec, il a suffi d'une banale pièce de monnaie pour permettre aux pompiers d'accéder rapidement à une pompe défectueuse et prévenir ce qui aurait pu dégénérer en incendie majeur.

Au dire de Gérard, presque tous les aéroports ont leur petit piège qui peut jouer un vilain tour à un pilote moins averti. Québec ne ferait pas exception en raison de variations du niveau de la piste qui peuvent compliquer un atterrissage en temps de pluie ou de visibilité réduite. Il se rappelle que Roméo Leblanc, alors gouverneur-général, en aurait fait personnellement l'expérience quand un bi-réacteur de l'Aviation Royale Canadienne qui le transportait, a fait une sortie en bout de piste lors de l'atterrissage. C'est un pompier qui a eu la tâche de l'évacuer de l'appareil enlisé dans la boue. Selon Gérard, ce fut assez ardu, car la vase était assez profonde. Heureusement, tous en sont sortis indemnes, mais Gérard a rapidement observé que l'orgueil du pilote en avait pris un coup.

UN AIRBUS 380 À QUÉBEC EN 2008 ?

L'aéroport de Québec a accueilli sans problème les plus gros avions



L'Airbus A-380, le plus gros porteur civil au monde, il peut transporter de 525 à 853 passagers selon la configuration. (Photo : courtoisie de Airbus S.A.S.)

du monde : l'Antonov 225, énorme transporteur avec ses six réacteurs, conçu spécialement pour transporter sur son dos la navette spatiale soviétique « Bouranne, » jamais mise en service et qui a finalement été transformée en casse-croûte à Moscou; le « Galaxy » C5-A de la US Air Force, le Boeing-747, le « Béluga » d'Airbus, ainsi que les bombardiers nucléaires B-52 et B-1, toujours appréciés lors des Festivals aériens de Québec. Selon Gérard, il n'y aurait pas de problème à accueillir un Airbus 380 à Jean-Lesage, sachant qu'il est compatible avec tout aéroport convenant aux besoins du Boeing 747. On peut toujours rêver pour 2008, mais avec un an et demi de retard sur ses livraisons, il est peu probable qu'Airbus soit en mesure de déléguer un A-380 juste pour les caprices des gens de Québec, 400^e anniversaire ou pas.

ET GÉRARD APRÈS TOUT ÇA ?

Il profite de la retraite depuis 1990 pour se consacrer à son sport préféré, la pêche, surtout la pêche à la mouche dont il se dit maniaque. Il adore aussi se retrouver bien au chaud à Cuba, en république Domi-

nicaine ou ailleurs aux Antilles. Quant aux avions, Gérard me confie qu'après la Sûreté du Québec, il avait cessé d'observer les plaques d'immatriculation et qu'à la retraite, il s'était aussi engagé à oublier les avions. Mais, l'aviation, elle, ne l'a pas lâché... tout ce qui arrive ou part de la piste 24 de YQB (code d'appel de l'aéroport Jean-Lesage) lui passe presque directement au-dessus de la tête et assez bas merci. Alors, s'imposer le voyage à Montréal pour aller s'extasier en regardant atterrir un Airbus A-380 ? Que non! Il en a déjà assez vu. Pour ma part, je conserve de Gérard l'image d'un homme conscient de ses responsabilités et soucieux d'être à la hauteur face à l'imprévisible... qu'il a toujours souhaité ne jamais voir arriver. Il faut espérer que ceux qui occupent maintenant la même fonction, ici et partout ailleurs sur la planète, en fassent autant, car notre survie pourrait un jour en dépendre.



À Saint-Bruno-de-Montarville

Un médecin de campagne - Le Dr Donat Fournier (1905-1995)

Par Louis Fournier AFA 914

Paru dans La Souche, bulletin de liaison de la Fédération des familles souches du Québec, volume 24, numéro 2, Automne 2007.

Avril 1933. La Crise, la terrible Dépression économique des années trente, est à son plus fort. C'est alors qu'un jeune médecin de 27 ans arrive à Saint-Bruno-de-Montarville, un village d'à peine mille habitants blotti au pied de sa montagne, en pleine campagne... à une vingtaine de kilomètres de Montréal.

Le docteur Donat Fournier pratiquera la médecine pendant plus de trente-cinq ans à Saint-Bruno et dans toute la campagne environnante, à Saint-Basile-le-Grand, à Sainte-Julie, à Saint-Hubert, à Saint-Amable, jusque dans les rangs les plus reculés, jour et nuit, par tous les temps, à longueur d'année. C'était un homme bon, généreux, attachant, un homme qui aimait les gens dont il a pris soin toute sa vie, comme un vrai médecin de famille. Il est de la lignée de ces médecins de campagne qui n'ont pas ménagé leur temps, leurs efforts et leur dévouement au service des gens de ce pays du Québec qu'il aimait tant.

Fils de charpentier

Le Dr Fournier est né le 31 octobre 1905 à Warwick, près de Victoriaville, dans les Bois-Francs. Fils unique d'Edmond Fournier et d'Albertine Martel, il fut baptisé Joseph Donat Cléophas Fournier. Son père était originaire de Saint-Thomas de Montmagny, tout comme son grand-père, Jean-Baptiste Fournier.

Donat n'a que cinq ans, en 1910, quand ses parents s'installent à Montréal où son père va travailler comme charpentier et menuisier

dans la construction. La famille habite rue Ontario, près de Panet, dans le vieux quartier populaire du « Faubourg à m'lasse ». Donat fait ses études primaires à l'école Plessis, dans la paroisse du Sacré-Cœur.

Avec l'aide financière de son père, dont il est le seul enfant, et en exerçant divers petits emplois, il réussit à faire son cours classique au Collège Sainte-Marie, chez les Jésuites. Puis il continue à l'Université de Montréal où il obtient son doctorat en médecine en 1932. Pour payer ses études, il travaille notamment comme ouvrier dans la construction, commis des Postes, vendeur...

L'arrivée à Saint-Bruno

Quand il se rend pour la première fois à Saint-Bruno, en avril 1933, par le train des Chemins de fer nationaux (CN), le jeune docteur Fournier va d'abord rencontrer celui qui est le médecin de l'endroit depuis une trentaine d'années, le Dr Émile Choquette. Celui-ci, gravement malade, est atteint d'un cancer qui l'emportera un an plus tard, à l'âge de 58 ans. Le Dr Fournier prend en quelque sorte la relève du Dr Choquette.

Le beau-frère de ce dernier, Alcidas Dulude, qui tient le magasin général, est la première personne chez qui le Dr Fournier va « veiller » ; il deviendra l'une de ses meilleures relations dans le village. Le jeune médecin fait aussi la connaissance du maire, Paul-Émile Huet, et du curé, Hermas Lachapelle.

C'est le 28 avril 1933 que le Dr Fournier s'établit à Saint-Bruno, un village qui compte alors environ 1 150 âmes. Il loue, pour dix-huit dol-

lars par mois, une petite maison aujourd'hui disparue située rue Rabastalière, presque en face de la maison Ponton. Le 8 mai, il appose fièrement sa plaque sur la façade : « J.-Donat Fournier, médecin-chirurgien ». Les gens l'appelleront familièrement « petit docteur », ou simplement le « Doc ».

Une épouse infirmière

Donat s'installe avec son père Edmond, un veuf âgé de 56 ans, qui vivra auprès de lui jusqu'à son décès treize ans plus tard, en 1946. La mère de Donat, Albertine, était décédée au début de la Crise, en 1929.

Le 23 octobre 1933, six mois après son arrivée à Saint-Bruno, le Dr Fournier épouse Laurette Tessier, une jeune infirmière de vingt ans qu'il a connue à l'hôpital Notre-Dame à Montréal où il a fait son internat. Ils auront sept enfants. Laurette, qui est née le 23 novembre 1912 à Clarenceville en Estrie, est la fille de Placide Tessier, beurrier de son métier, et de Flore Sansoucy.

Saint-Bruno s'enrichit ainsi non seulement d'un médecin, mais d'une infirmière ! Et sans Laurette, sans son affection, son soutien constant et sa détermination, jamais Donat n'aurait pu faire tout ce qu'il a fait.

La Crise

Devenir médecin de campagne à cette époque, c'est être à la fois docteur, pharmacien, dentiste, psychologue et confident de tous ces gens qui vous confient non seulement leurs problèmes de santé, mais aussi leurs misères humaines.

C'est également s'engager dans une vie dure, surtout en ces temps de crise où les gens sont pauvres et parfois au seuil de la misère. Les cultivateurs, qui forment la grande majorité de la clientèle du jeune médecin, traversent une passe diffi-

cile. Le Dr Fournier se souvient avec tristesse de deux d'entre eux qui sont morts de découragement en se jetant dans leur puits. Époque de détresse non seulement matérielle, mais aussi morale, où la vie elle-même semble une longue maladie dont on ne peut guérir.

Pendant ce temps, les « Anglais » qui possèdent de riches propriétés sur la montagne de Saint-Bruno continuent de vivre dans une relative opulence. Le petit village où s'installe le Dr Fournier illustre à sa façon, comme bien d'autres endroits au Québec, le fossé qui sépare les classes dans notre société.

Une vie modeste

Le jeune médecin, lui, vit modestement. Le Dr Fournier se rappelle que lors de sa première année de pratique, en 1933, il a eu des revenus totaux de 835 dollars, « remèdes compris ». L'année suivante, la situation s'améliore : environ 3 500 dollars, « remèdes compris ». En fait, beaucoup de patients n'ont tout simplement pas les moyens de payer leur médecin. « Quand les gens me disaient : je suis trop pauvre pour vous payer, je ne leur envoyais pas de compte. Le pire, c'est que des gens ne se faisaient pas soigner parce qu'ils n'avaient pas d'argent... ». Dans d'autres cas, les comptes impayés s'accumulent et on finit par les effacer.

Le Dr Fournier se souvient d'une femme qu'il a accouchée (c'étaient des jumeaux), dans le Deuxième Rang des Colons à Saint-Amable : « La famille n'avait pas une cenne noire. Les cultivateurs de Saint-Amable étaient parmi les plus miséreux. Pour survivre, plusieurs fabriquaient des balais de branches et des échelles de bois. C'était avant que le curé Gagnon introduise la culture des patates et des asperges, ce qui les a aidés à améliorer leur sort. »

Tous les jours le docteur doit faire des visites à domicile, avec sa petite valise en cuir noir. Les honoraires varient alors, selon la distance, de 1,50 \$ à 2,50 \$. Pour les consultations au bureau, il n'en coûte qu'un dollar. Le bureau, aménagé à même la maison, est tout petit. Il n'y a pas de salle d'attente et les gens s'assoient parfois dans les marches de l'escalier.

Les premiers enfants

La maison elle-même est modeste. « Il n'y avait pas de baignoire, se souvient madame Fournier. On se lavait à la cuvette pendant les quatre années que nous y avons habité. »

Madame Fournier a eu ses trois premiers enfants en l'espace de trois ans : Marthe (née le 28 novembre 1934), Monique (le 8 novembre 1935) et Pierre (le 23 février 1937). Infirmière, Laurette aidait également son mari dans son ouvrage. En 1937, la famille a déménagé dans la maison Ponton, située tout près, rue Rabastalière. La maison était plus grande, mais la petite famille était toujours à loyer.

2 500 accouchements

Le Dr Fournier a fait son premier accouchement en 1933 : Jean-Marie Gauthier, fils d'Albert Gauthier du Rang des 25. Il estime qu'il a dû pratiquer plus de 2 500 accouchements en trente-cinq ans, soit une moyenne de 72 par année. Il disait souvent en parlant de quelqu'un : « Lui (ou elle), je l'ai mis au monde ! »

Les femmes accouchaient presque toujours chez elles à cette époque. « De toute façon, les gens n'auraient pas été en mesure de payer pour l'hospitalisation, surtout qu'en ce temps-là la mère devait passer plusieurs jours à l'hôpital pour les relevailles. »

La plupart des femmes enceintes ne

se faisaient pas « suivre » par le médecin, ni avant ni après l'accouchement. Elles attendaient à la dernière minute pour appeler le médecin. « Dès 1940, dit le Dr Fournier, j'insistais pour que l'accouchement se fasse à l'hôpital, surtout dans le cas des femmes enceintes pour la première fois, les primipares. J'étais attaché à l'hôpital Notre-Dame à Montréal, mais je faisais aussi des accouchements à d'autres hôpitaux comme La Miséricorde, Saint-Denis, l'hôpital Beaulac. J'ai eu plusieurs cas de jumeaux. Habituellement, je les décelais à l'œil. » Dans les années trente, il en coûtait environ dix dollars pour un accouchement à la maison.

Maladies et accidents

Les maladies les plus courantes étaient les maladies contagieuses, car il n'y avait pas encore de vaccins, sauf le vaccin contre la variole et le BCG contre la tuberculose. Il fallait donc soigner les cas de varicelle (la « picote volante »), de scarlatine, de rougeole, de coqueluche, de diphtérie. Les autres vaccins sont apparus dans les années quarante. Mais « la vraie révolution dans la médecine, ce fut les antibiotiques, vers 1948. Les premiers étaient les « sulfas » (sulfamides). Puis il y a eu la pénicilline vers 1950 ».

C'est en 1934 que le Dr Fournier a eu à traiter son premier « gros cas » d'accident : une collision entre deux automobiles survenue sur le Chemin Chambly (le boulevard Laurier, la route 9, n'existait pas encore à l'époque). Il a dû faire vingt-huit points de suture au visage d'une jeune femme. « C'était un vrai cas de chirurgie plastique, dit-il, et Laurette m'a aidé. La jeune accidentée est venue me remercier plus tard et, ma foi, elle « présentait » bien ! »

Parmi les graves accidents où il a été appelé d'urgence, il se rappelle l'écrasement sur la montagne, en novembre 1951, d'un avion militaire de la base de Saint-Hubert. Il y a

eu six morts. Le docteur a contribué à sauver le septième occupant de l'appareil qui était grièvement blessé. Une autre catastrophe était survenue durant la *Deuxième Guerre Mondiale*, en 1944 : une explosion au champ de tir de l'armée canadienne, qui avait fait plusieurs morts.

Un grand territoire

Après Saint-Bruno et tous ses rangs (les 25, les 20, les 12, les 40, etc.), c'est à Saint-Basile-le-Grand que le Dr Fournier comptait le plus de patients. Puis il y avait Saint-Amable, Sainte-Julie où pratiquait un médecin âgé devenu moins actif, le Dr Jodoin et enfin Saint-Hubert.

« J'avais un grand territoire à couvrir. Les médecins les plus proches étaient à Beloeil (Dr Archambault, Dr Brunelle), à Saint-Lambert et à Chambly. J'ai eu aussi des patients à McMasterville, des travailleurs de la fabrique d'explosifs CIL qui venaient me voir en train. Leur médecin — le médecin de la compagnie — ne parlait qu'anglais. »

L'hiver...

La médecine de campagne était particulièrement difficile à pratiquer à cause de l'état des routes, surtout en hiver. Le Dr Fournier raconte : « Les chemins n'ont pas été déneigés jusque vers 1943. Et le seul moyen de transport avec Montréal était le train du CN. Pour les visites, les gens venaient souvent me chercher à la maison avec leur « box-sleigh », leur traîneau à patins, et ils venaient me reconduire. Par la suite, les Goyer ont équipé leur camion d'une charrue à neige, puis Bruno (« Tom ») Grisé, qui a longtemps déblayé mon entrée. »

Mais les rangs restaient fermés : « Pour aller à Sainte-Julie, je me rendais en auto jusqu'à la ferme des Frères Saint-Gabriel, qui déneigeaient eux-mêmes la route pour livrer leurs produits à Montréal. À la ferme, les gens de Sainte-Julie

venaient me prendre en sleigh. Sainte-Julie était aussi desservie par le médecin de Varennes qui s'était acheté une autoneige. »

Le Dr Fournier a eu comme première automobile une Ford Victoria à deux sièges, en 1933. Il ne compte plus les fois où il s'est « pris dans la neige » en hiver. Une fois, en pleine tempête, il a dû rentrer à la maison à pied, enveloppé dans une couverture de laine qu'il apportait toujours avec lui.

La guerre

Les premières années de pratique ont donc été dures. Ce n'est qu'à l'occasion de la *Deuxième Guerre Mondiale*, paradoxalement, que les choses ont commencé à aller mieux.

« La situation économique s'est améliorée pour tout le monde, raconte le Dr Fournier. Les gens avaient enfin de l'ouvrage et un peu plus d'argent. Plusieurs se sont acheté des camions pour faire du charroyage, entre autres pour les carrières Dulude et Goyer. D'autres travaillaient dans les industries de guerre comme à l'avionnerie Pratt et Whitney de Longueuil, ou aux chemins de fer à Saint-Lambert. Le village grossissait lentement. C'est l'époque où l'on a construit le boulevard Laurier (la route 9) pour aller à Montréal. Auparavant, il fallait passer par la Montée Sabourin — l'ancien Chemin du Roy — jusqu'au Chemin Chambly. Mais en général, les gens continuaient à prendre le train du CN pour aller en ville... à Montréal. »

Le Dr Fournier note qu'il n'y avait alors pas de barrières au passage à niveau près de la gare : « Il y a eu des accidents et même des morts avant que le CN se décide à installer des barrières. »

La maison Fournier

C'est vers le milieu de la guerre, en 1943, que le Dr Fournier et sa fa-

mille se sont installés dans la maison aujourd'hui connue sous le nom de Maison Fournier. Alors située juste en face de l'église du village, rue Montarville, cette belle grande demeure québécoise avait été construite dans les années 1860.

Le docteur l'a achetée de la famille Durivage, propriétaire de la boulangerie du même nom à Montréal. Il y a fait aménager un bureau beaucoup plus grand que la modeste officine qu'il avait auparavant, avec une salle d'attente.

Pendant près de trente ans, jusqu'en 1972, la grande maison du 1649, rue Montarville est restée la propriété de la famille Fournier. Acquise par la Ville et déménagée près du lac du village, elle fait désormais partie du patrimoine historique de Saint-Bruno.

Les enfants (bis)

L'année 1944 fut hélas assombrie par la mort du quatrième des enfants, Robert. Né le 3 juin 1940, il a succombé à une hépatite toxique à la suite d'une infection, en août 1944.

Comme pour faire oublier ce triste événement, trois autres garçons sont nés en moins de trois ans : Louis (le 5 février 1945), Luc (le 12 novembre 1946) et Jacques (le 21 décembre 1947). C'est la « deuxième génération » des enfants Fournier, qui suit la première à dix ans d'intervalle.

Maire de Saint-Bruno

Les années d'après-guerre sont marquées par une hausse graduelle de la population du village. Le cap des 3 000 habitants est franchi à la fin des années quarante avec l'arrivée d'un fort contingent d'anciens combattants (vétérans) et de leur famille.

En 1949, un groupe de conseillers municipaux et de citoyens sollicite le Dr Fournier pour qu'il se présente à la mairie, où Ernest Dulude

quitte le poste qu'il occupe depuis dix ans. On compte parmi eux les échevins Arthur Jetté, Georges Palarly, Lionel Grisé et Henri Pintal, ainsi que le secrétaire de la municipalité, Gérard Lalumière. Un autre candidat est toutefois sur les rangs, le marchand de bois et conseiller sortant Hubert Kéroack ⁽¹⁾.

Il y a donc des élections, en mai 1949. Le Dr Fournier est élu par une bonne majorité. Durant son mandat de deux ans, Saint-Bruno se dote notamment d'un premier système public d'éclairage des rues (65 lumières...) et d'un premier réseau de 1 500 pieds de trottoirs en ciment, qui remplacent les vieux trottoirs en bois. De grandes réalisations pour l'époque !

Les citoyens doivent être satisfaits puisque le « Doc » est réélu maire, par acclamation, en 1951. Mais à la suite de luttes internes au sein du conseil municipal, il décide de démissionner en 1952.

Marguillier de la paroisse

Le Dr Fournier a par ailleurs été marguillier de la paroisse durant plusieurs années. Un de ses compères au conseil de la fabrique est un citoyen célèbre de Saint-Bruno, Gérard Filion, alors directeur du quotidien *Le Devoir* et président de la commission scolaire.

Les réunions des marguilliers sont parfois l'occasion de déguster le vin de messe fabriqué par le curé Gilles Gervais, dans la cave du presbytère... Car Donat est aussi un bon vivant qui aime bien prendre un coup, un homme sociable qui aime la vie et les gens, les repas copieux, les parties de cartes (surtout le « 500 ») et les bons cigares.

La relève

Le Dr Fournier se consacre toujours intensément à la pratique de la médecine qui exige presque tout son temps. La population augmente et il

est pratiquement toujours le seul médecin à Saint-Bruno, Saint-Basile, Sainte-Julie et Saint-Amable.

En 1957, Saint-Bruno compte plus de 4 000 habitants. C'est alors que s'installe au village le premier pharmacien, André Dalpé, qui se fait connaître avec l'appui du Dr Fournier.

Au début des années soixante, Saint-Bruno est en plein essor et accède au rang de petite ville. Ce n'est qu'alors qu'un deuxième médecin, le Dr Philippe Matteau, ouvre un bureau pour seconder le Dr Fournier. Il est suivi des docteurs Guy Bonenfant et Claude Graveline, puis d'un dentiste, le Dr Jean Leroux. La relève est assurée.

Jusqu'à la retraite

En 1968, à l'âge de 63 ans, le Dr Fournier met un terme à trente-cinq ans de pratique à Saint-Bruno et dans la campagne environnante. Il conservera certains vieux patients pendant quelques années encore.

Il n'abandonne pas pour autant la médecine puisqu'il travaille comme omnipraticien à l'hôpital psychiatrique Louis-Hippolyte-Lafontaine, à Montréal, jusqu'en 1975. Il œuvre par la suite à une clinique médicale de Longueuil, pendant trois ans, puis comme médecin attaché à la résidence pour personnes âgées Berthiaume-Du-Tremblay ainsi qu'auprès des Sœurs Carmélites de Montréal.

A l'âge de 75 ans, en 1981, il accepte finalement de prendre une retraite bien méritée. Peu après, il sera décoré de l'Ordre du Mérite de Saint-Bruno-de-Montarville.

Près de 90 ans...

En 1980, le Dr Fournier a été, avec son épouse Laurette, l'un des membres éminents du Comité du OUI à Saint-Bruno, dans la circonscription

de Chambly, lors de la campagne du référendum sur la souveraineté du Québec. Fervent nationaliste, il s'apprêtait encore à voter OUI lors du deuxième référendum, en 1995, mais il nous a quittés sans bruit une semaine avant le vote.

Le Dr Fournier est décédé le 23 octobre 1995, huit jours avant d'atteindre l'âge vénérable de 90 ans.

Il avait été précédé dans la mort par quatre de ses enfants, un véritable drame pour des parents. Outre Robert qui était mort à l'âge de cinq ans en 1944, les trois aînés sont tous décédés du cancer : Monique, une infirmière, en 1983 ; Pierre, annonceur de radio, en 1989 et Marthe, religieuse de la communauté des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, en juin 1995, à peine quatre mois avant son père.

La mort de Donat a laissé dans le deuil son épouse Laurette, qui vit toujours entourée de l'affection des siens : ses trois enfants Louis (Marie-France Wagner), Luc (Élizabeth Journault) et Jacques (Hélène Talbot), ses huit petits-enfants (Nicolas, Jean-François, Christopher, Catherine, Francis, Louisiane, Anne-Marie, Isabelle) ainsi que ses six arrière-petits-enfants (Keegan, Kayla, Daniel, Justine, Raphaëlle et Gabriel).

Le « docteur » repose en paix au cimetière de Saint-Bruno-de-Montarville, là où il fut médecin de campagne pendant 35 ans au service des gens de ce pays du Québec qu'il aimait tant.

(1) NDLR : Hubert Kéroack (02488) a été maire de Saint-Bruno par la suite, soit de 1955 à 1959. Il est de la lignée de Simon-Alexandre et le fils d'Édouard et de Joséphine Chouinard. Il a épousé Yvonne Leclerc le 1^{er} octobre 1917 à Saint-Félix-de-Kingsey. Après le décès de sa première épouse, il unit sa destinée à Marie-Rose Bréault le 11 août 1928 à Montréal.

Saint-Louis-de-Blandford

Visite au centre d'interprétation de la canneberge

Par Marie Kirouac

Le mercredi, 3 octobre dernier, l'Association des familles Kirouac nous conviait à une rencontre exceptionnelle qui se tenait à Saint-Louis-de-Blandford. C'est là, dans le centre du Québec, que nous attendait Hélène Kirouac (00839) afin de nous faire découvrir la canneberge et la culture de ce petit fruit.

C'est au cœur du village de Saint-Louis, sous le chapiteau installé derrière l'église, que notre guide Hélène Kirouac nous a accueillis. Elle nous fait d'abord un bref historique de l'usage de la canneberge par les amérindiens jusqu'à l'implantation de sa culture dans cette région des Bois-Francs. Puis elle nous a expliqué toutes les étapes de production et enfin elle nous a informés des bienfaits pour la santé de ce petit fruit rouge que l'on récolte en automne. Hélène, en tant qu'infirmière à la retraite, était fière de nous dire que la canneberge est un fruit de la famille des éricacées très riche en vitamine C et surtout très reconnu comme antioxydant. Voilà pourquoi ce fruit est si populaire sur notre planète.

Dans un deuxième temps, Hélène nous a invités à prendre place à bord d'un autobus scolaire afin de nous rendre à une cannebergère pour assister à la récolte. Tout au long du trajet, Hélène



De gauche à droite : Jean, Hélène, Marie et Pierre Kirouac réunis pour une visite au Centre d'interprétation de la canneberge à Saint-Louis-de-Blandford

en a profité pour nous faire connaître son village, *Berceau des Bois-Francs* et la Capitale Provinciale de la canneberge, ce qui s'est traduit par un peu d'histoire et de géographie. Elle nous a donc fait connaître les fondateurs de la paroisse ainsi que les producteurs de la région.

Ce qui nous a le plus surpris, c'est lorsqu'Hélène nous a dit que contrairement à ce que l'on pense, la canneberge ne pousse pas dans l'eau. Pour se développer et arriver à maturité, elle a besoin d'un sol acide et surtout bien drainé. Hélène nous a aussi décrit la façon de protéger les plants durant la période hivernale. Elle nous a révélé le secret qui se cache tout au centre de ce petit fruit et qui lui permet de flotter à la surface de l'eau lorsque détaché du plant pour la récolte.

Lorsque nous sommes enfin arrivés en face de ces immenses champs inondés (totalisant 1 500 000 gallons d'eau), tous creusés dans la même direction afin d'être dans le sens du vent domi-

nant, c'est là que notre guide semblait la plus heureuse. Imaginez une quarantaine de personnes qui sont en «extase» devant un bassin rempli d'une incroyable quantité de ces petits fruits rouges. Au beau milieu de cette surface de couleur écarlate des hommes s'affairent à diriger les canneberges qui sont aspirées dans un gros camion qui les transporte directement à l'usine en vue de leur transformation. Ici tout est gigantesque.

Lors du retour en autobus au centre d'interprétation de la canneberge, Hélène s'est bien amusée en nous interrogeant afin de vérifier si les gens avaient bien enregistré toutes les informations qu'elle nous a si gentiment communiquées. Notre petit groupe étant très attentif et discipliné nous avons reçu la note de 10 sur 10. Il faut dire que notre «prof» était très dynamique et souriante.

Dans un article publié dans le journal *Le Devoir*, le samedi 13 octobre dernier, Monsieur Philippe Mollé (conseiller en ali-



Hélène Kirouac s'adressant à un groupe de visiteurs au Centre d'interprétation de la canneberge de Saint-Louis-de-Blandford (Photo : Pierre Kirouac)



Récolte de la canneberge, automne 2007 (Photo : Pierre Kirouac)



Un groupe de visiteurs en compagnie de leur guide, Hélène Kirouac (Photo : Pierre Kirouac)

mentation et chroniqueur tous les samedis matin à l'émission de Joël Le Bigot à la première chaîne de Radio Canada) nous vantait les mérites de notre chère Hélène : « Au centre d'interprétation de la canneberge, sous le chapiteau dressé pour l'occasion, Hélène explique sa fierté et ses convictions sans équivoque. Cette pédagogue hors pair louange efficacement *l'atoca* et explique le rôle essentiel que joue cette culture locale dans le secteur agroalimentaire du Québec.»

L'implication d'Hélène à ce centre d'interprétation a commencé dès 2001 alors qu'elle agissait comme bénévole, d'abord au restaurant, puis en 2002 et 2003 en tant que préposée à la dégustation du jus de canneberge. Depuis 2004, Hélène est guide au centre d'interprétation. Elle s'est donnée à fond pour élaborer un cahier de formation pour les guides. Ce n'est donc pas surprenant qu'elle maîtrise aussi bien tous les rouages de cette culture. Hélène occupe aussi une place sur le conseil d'administration du centre d'interprétation de la canneberge.

L'automne prochain si vous voulez en connaître davantage sur tout ce qui concerne la production et la récolte de ce petit fruit, vous savez maintenant où vous adresser et Hélène se fera un plaisir de vous accueillir.

Centre d'interprétation de la canneberge, Saint-Louis-de-Blandford :

Téléphone : (819) 364-5112.

Adresse Internet:
www.canneberges.qc.ca

Noël norvégien

par Marie Lussier Timperley



Ida et Thomas mangeant les bonbons que Nissefar leur a donnés.

En regardant ces deux enfants blonds comme les blés portant le BU-NAD, costume national norvégien, qui croirait qu'ils sont des descendants K/ ? Je suis très fière de vous présenter les enfants de ma nièce, Catherine, et de son mari Arne-Morten Lefsaker (mariage en Norvège le 7 juin 2003). Catherine est la fille de mon frère, Laurent, et de son épouse Patricia Gobeille. Thomas est né le 16 mars 2004 et Ida le 25 novembre 2005.

Cette photo a été prise en janvier 2007 à la ferme des grands-parents Lefsaker qui organisent chaque année une **Julefest** pour leurs amis, leurs enfants et petits-enfants. Lors de la Fête de l'arbre de Noël on danse en chantant autour de l'arbre décoré. Puis, les enfants se régalaient des bonbons que **Nissefar** leur a donnés. **Julefest**=Jule=Noël; tre=tree=arbre; fest=fête, est souvent célébrée après le Nouvel An avec des amis. Bien des compagnies organisent une **Julefest** pour les familles de leurs employés et leurs jeunes enfants.

Nissefar dans la grange

Durant la **Julefest**, les enfants sont invités à trouver **Nissefar** qui s'est endormi dans la grange après avoir mangé un gros bol de **risgrot**, un potage au riz traditionnel, servi avec beurre, sucre et cannelle. Comme le **risgrot** de grand-maman Grete est délicieux (c'est grand-papa Gunar qui va le porter dans la grange), **Nissefar** se réveille heureux et raconte des histoires aux enfants. Il les invite aussi à chanter des chants de Noël et à danser, puis il remet à chacun un petit sac de bonbons. Si **Nissefar** joue un peu le rôle du père Noël, il est tout de même un personnage fort différent.

En Norvège les gnomes ou lutins sont appelés **Nisse**. Il y en a au moins un sur chaque ferme pour garder les animaux et dormir avec eux dans la grange. Au temps de Noël, il faut prendre soin du chef des lutins, **Nissefar**, et lui donner un bol de **risgrot** sinon on peut s'attendre à quelques ennuis ou malheurs, ou encore il jouerait des tours aux enfants. Cette légende remonterait aux Vikings.



**Morten et Catherine, Thomas et Ida vous souhaitent :
Gledelig Jul ! God Jul ! Joyeux Noël !**

Je réaliserai bien mon rêve de vivre un Noël norvégien avec eux et, chose certaine, ce sera entre autres, une expérience culinaire. Au lieu de la dinde, traditionnelle pour nous, en Norvège on se régale de porc dans l'est, d'agneau dans le nord et partout de poissons dont le **lutefisk**, et encore du poisson en soupe, en boulettes, en salade, mariné, grillé, poché. Le tout arrosé de **Juleøl**, une bière spécialement préparée pour Noël. Et comme dessert? Imaginez un gâteau blanc léger, rempli de crème fouettée, de confiture et recouvert de pâte d'amande? On prépare aussi de grandes quantités de biscuits et au moins sept variétés différentes dont les fameux **pepperkakor**, biscuits ultraminces au gingembre. Et n'oublions pas le **Julekake**, pain brioché rempli de raisins, de fruits confits et parfumé à la cardamome. Pour en savoir plus, chaque mot en gras, inscrit sur un moteur de recherche vous mènera à plusieurs sites Internet.

Si la lecture de cette page réveille vos souvenirs de Noël de votre jeunesse, alors c'est une invitation à vous, chers lecteurs et chères lectrices, et à tous les K/ : ressortez vos anciens albums de photos, feuillotez-les et notez vos souvenirs d'enfance, du bon vieux temps. Faites-le pour vos enfants et surtout pour vos petits et arrière petits-enfants et, si le cœur vous en dit de les partager avec la grande famille des K/, ce sera avec grand plaisir que nous en publierons dans *Le Trésor de Noël 2008*. Merci d'avance pour toutes vos contributions.

C'était tout un personnage !

Par Marie LussierTimperley

Jacques-Victor Morin, un pionnier syndical au Québec, est décédé le 5 octobre 2007 à l'âge de 86 ans. Il était l'arrière-petit-fils de Philomène Le Brice de Keroack et de Victor Côté. Son père Réginald Morin était un des frères aînés de Marie-Huguette Morin Karrer, il était donc le cousin de Pia Karrer-O'Leary. Lui survivent sa sœur Magdeleine, sa nièce, Angèle Coutu, ses petits-neveux, Guillaume et Gabriel Coutu-Dumont, de nombreux cousins et cousines et un très grand nombre d'ami(e)s.

Une réunion à sa mémoire a eu lieu le vendredi soir, 2 novembre, au Centre Saint-Pierre Apôtre à Montréal. Même si je ne connaissais Jacques-Victor Morin que de nom, je suis très heureuse d'y être allée car ce fut l'occasion de découvrir un homme extraordinaire. Une centaine de personnes étaient réunies pour lui rendre un hommage bien mérité. Sa nièce Angèle Coutu lut un poème remarquable en hommage à son oncle. Tout le monde parla élogieusement de ce *personnage*, qui, physiquement, n'était pas plus grand que son célèbre grand-père, le notaire Victor Morin. Il arborait toujours son chapeau et transportait toujours une serviette pleine de documents. Il aimait causer et discuter et il semble qu'on ne se fatiguait jamais de l'écouter. Il possédait un sens de l'humour pétillant et mordant. Il était d'une générosi-

té exemplaire. Quand une voisine perdit son mari, il « adopta » ses deux filles. Aujourd'hui dans la vingtaine, elles ont parlé avec amour et reconnaissance de celui qui, mort célibataire, leur a servi de père pendant vingt ans.

Les émouvants témoignages de ses anciens collègues s'enchaînèrent très nombreux. Puis un jeune homme raconta comment, Jacques-V. fit preuve d'une incroyable disponibilité et d'une générosité de son temps et de ses récits lors d'entrevues répétées et souvent tardives et ce, malgré son grand âge. Avec de jeunes étudiants plutôt « verts » il poursuivait son travail de formateur engagé et passionné.

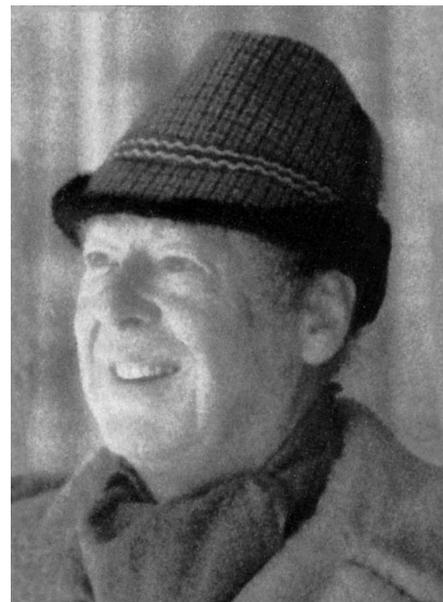
Si les réalisations de l'homme, du militant, et du professeur sont impressionnantes, après cette soirée, je garde le souvenir d'une personnalité qui mérite bien le commentaire qu'il répétait chaque fois qu'il venait de parler de quelqu'un: « C'était un personnage! ».

De Jacques-Victor Morin on peut dire pertinemment: C'était tout un personnage!

Mémoire et jeunesse du militantisme

Voici un court extrait d'un article de Louis Corneillier paru dans *Le Devoir*, le samedi, 3 mai 2003, sous le titre *Mémoire et jeunesse du militantisme* à l'occasion de la publication d'une biographie de Jacques-Victor Morin.

« . . . Être militant syndical, au-



Jacques-Victor Morin

jourd'hui comme hier, ici comme ailleurs, n'a jamais été chose facile. . . Être militant syndical, donc, demeure une mission, une vocation qui exige combativité et droiture d'esprit.

« . . . Publié sous le titre de *Jacques-Victor Morin : syndicaliste et éducateur populaire*⁽¹⁾, l'ouvrage . . . en plus de ses intentions historiques, vise aussi à « permettre la transmission d'une expérience militante de la génération du Québec de l'après-guerre à celle qui allait avoir 25 ans en l'an 2000 ». Aujourd'hui octogénaire, Morin raconte, dans ce livre, les affrontements, les espoirs, les réussites et les échecs d'une génération de militants animés par un inébranlable idéal de justice sociale. . . »

(1) Mathieu Denis, VLB Éditeur, Montréal, 2003, 256 pages.

Libre opinion - Un pionnier de l'éducation ouvrière nous quitte

mardi 23 octobre 2007
LE DEVOIR.COM

Fernand Daoust,
Ancien président de la FTQ

Le décès, la semaine dernière, de Jacques-Victor Morin a été souligné par un communiqué de la FTQ qui, sauf erreur, n'a pas été repris par les médias. C'est dommage parce qu'avec sa disparition le mouvement syndical perd l'un de ses pionniers de l'éducation ouvrière.

Né à Montréal en 1921, Jacques-Victor, ce petit-fils du concepteur des procédures de l'Assemblée nationale du Québec (son grand-père, le notaire Victor Morin, est l'auteur des procédures d'assemblées connues sous le nom de code Morin) est resté jusqu'à la fin la mémoire vivante du mouvement syndical d'après-guerre. Je l'ai personnellement connu et côtoyé à partir du début des années 50.

Secrétaire québécois de la

Photo : Site Internet de la FTQ



Fernand Daoust, président de la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec de 1991 à 1993 et secrétaire général de 1969 à 1991.

Coopérative Commonwealth Fédération (CCF), dont il était membre depuis 1943, il faisait son entrée dans le mouvement syndical en assumant la permanence du Comité contre l'intolérance raciale et religieuse. Ce comité intersyndical des droits humains allait plus tard avoir comme secrétaire Bernard Landry.

C'est à partir de 1952 que Jacques-Victor allait commencer à jouer un rôle déterminant dans le mouvement syndical québécois. En effet, cette année-là était fondée la Fédération des unions industrielles du Québec (FUIQ), dont il fut le secrétaire exécutif jusqu'en 1957, année de fondation de la FTQ. Déjà très expérimenté en éducation populaire, Jacques-Victor insufflera un dynamisme remarquable à la jeune fédération. Grâce aux conférences, sessions de formation et émissions de radio qu'il organisait, la FUIQ eut une crédibilité publique sans commune mesure avec sa représentativité numérique.

Il faut se souvenir qu'il fut alors l'un des inspirateurs et rédacteurs du Manifeste de Joliette (FUIQ, 1954), qui ne prônait rien de moins que la création d'un parti ouvrier québécois, indépendant de la CCF canadienne. Après quelques années où il fut organisateur et négociateur syndical chez les Travailleurs unis des salaisons, il devenait directeur québécois de l'éducation au Syndicat canadien de la fonction publique. Nous devons à Jacques-Victor d'avoir fait de l'éducation syndicale un instrument essentiel

de la lutte ouvrière. C'est pendant son passage au SCFP que ce syndicat très dynamique, déjà bien implanté dans les municipalités, allait connaître une croissance remarquable surtout en recueillant l'adhésion des travailleurs et travailleuses d'Hydro-Québec.

Jacques-Victor n'a jamais dissocié son engagement syndical de son engagement politique. Fondateur et principal animateur de la Ligue d'action socialiste à la fin des années cinquante, il était à nos côtés en 1963, lors de la fondation du Parti socialiste du Québec. Comme nous tous il allait plus tard rejoindre les rangs du Parti québécois.

Tiers-mondiste convaincu et convainquant, il fit des missions sous mandat de l'Organisation internationale du travail en Afrique et en Asie. Pendant dix-huit ans (de 1968 à 1986) il allait occuper les fonctions de secrétaire général associé de la Commission canadienne pour l'UNESCO. À sa retraite, il retournait à ses anciennes amours et travaillait à la relance et la revitalisation du service d'éducation du SCFP, qu'il avait mis sur pied deux décennies plus tôt.

Des hommes comme Jacques-Victor Morin, peu connus du grand public ou des syndicalistes d'aujourd'hui, ont pourtant contribué à construire de l'intérieur un mouvement syndical profondément enraciné dans la réalité québécoise et ouvert sur le monde.

L'œuvre de Jack Kerouac à la bibliothèque Ahuntsic

par Pierre Monette, docteur en littérature

Un compte rendu de Pierre Kirouac
de Boucherville

Notre ami Michel Bornais est un trésor du *Trésor*. Toujours à l'affût pour trouver tout ce qui se passe sur Marie-Victorin ou Jack Kerouac, il nous avait fait parvenir un courriel nous informant d'une présentation du professeur Pierre Monette intitulée « L'œuvre de Jack Kerouac ».

Ayant deux activités le soir du 23 octobre, ma présence était incertaine. Finalement je réussis à me pointer à la bibliothèque de Montréal/Ahuntsic. Un public d'environ cinquante à soixante personnes écoutait religieusement le professeur Monette.

Ce fut une conférence fort intéressante, donnée par quelqu'un qui visiblement aime Jack Kerouac depuis longtemps, nous le présentant sous diverses facettes. Ses avancées furent appuyées à plusieurs reprises par des documents audio lus par Jack lui-même.

Monsieur Monette a été très éloquent entre autres en critiquant ironiquement la traduction française de *On the Road*. Il a d'ailleurs publié un article sur le sujet dans le magazine littéraire *Entre les lignes* à l'été 2006. Je vous soumetts un extrait de cet article :

« **Traduction, Trahison....** »

« La traduction française de *Sur la Route*, par Jacques Houbart, est tout simplement ...ratée. Et c'est dire les choses poliment! Prenons, par exemple, l'un des passages les plus célèbres du livre, dans sa version originale anglaise :

« (...) *the only people for me are the mad ones, the ones who are mad to*

live, mad to talk, mad to be saved desirous of everything at the same time, the ones who never yawn or say a commonplace thing, but burn, burn, burn like fabulous yellow roman candles exploding like spiders across the stars and in the middle you see the blue centerlight pop and everybody goes "Awww" »

Ces lignes pourraient se traduire ainsi :

« (...) *les seules personnes qui comptent pour moi sont les "malades", ceux qui vivent comme des malades, qui parlent comme des malades, qui veulent êtres sauvés comme des malades, qui veulent tout avoir en même temps, ceux qui savent comment ne jamais s'ennuyer et ne pas répéter la même chose que tout le monde raconte, mais qui se brûlent, brûlent, brûlent comme de magnifiques feux d'artifice jaunes explosant comme des araignées dans les étoiles et, au milieu, on voit l'éclair bleu qui fait "pow" et tout le monde fait : "Aaahhh!" »*

Or, voici ce que l'on peut lire dans la traduction « officielle » du roman :

« (...) *les seules gens qui existent pour moi sont les déments, ceux qui ont la démence de vivre, la démence de discourir, la démence d'être sauvés, qui veulent jouir de tout dans un seul instant, ceux qui ne savent pas bâiller ni sortir un lieu commun mais qui brûlent, qui brûlent, pareils aux fabuleux feux jaunes des chandelles romaines explosant comme des poêles à frire parmi les étoiles et, au milieu, on voit éclater le bleu du pétard central et chacun fait : "Aaaah!" »*

Que faire d'autre qu'en rire... ou



Pierre Kirouac

en pleurer ? »

À la période de questions qui aurait pu s'éterniser, tellement les questions fusaient de toute part, une participante désirait plus d'informations sur les origines bretonnes de Jack. Monsieur Monette semblait connaître un peu moins cette facette, j'ai senti alors le besoin d'intervenir.

Je me suis présenté. Oh surprise ! J'ai pu constater que le nom de Kirouac faisait beaucoup d'effet. J'ai polarisé instantanément les regards des participants. On m'a gentiment permis de donner quelques renseignements que la plupart des Kirouac qui ont lu des publications de notre Association connaissent. J'ai terminé en les invitant à visiter notre site Internet.

En conclusion, je dirais que le professeur Monette avait bien fait ses devoirs. Il nous a dirigés sur la bonne route, pour bien comprendre le vrai Jack Kerouac. C'est maintenant à notre tour de faire nos devoirs si l'on veut parfaire nos connaissances.

Sacré Jack, on n'est pas près de t'oublier!

Exposition à la New York Public Library - Jack Kerouac exposé

Le Devoir 24 novembre 2007
Jean-François Côté

Le cinquantième anniversaire de la publication en 1957 du roman *On the Road*, de Jack Kerouac, fournit le prétexte de l'exposition présentée à la New York Public Library du 9 novembre 2007 au 16 mars 2008. Comme son titre l'indique, l'exposition se concentre principalement sur cette œuvre, en exhibant comme pièce de résistance le « rouleau » légendaire sur lequel le roman a été tapé, entre les 2 et 21 avril 1951, ainsi que sur la fraternité de la Beat Generation, que Kerouac allait, comme on le sait, baptiser en référence aux vocables anglais « beat » (battu) et français « béat » (heureux en Dieu).

Pour les fans de Kerouac — et ils sont nombreux, sur tous les continents — cette exposition apparaîtra comme l'occasion de pénétrer en profondeur dans les multiples strates de l'existence de l'écrivain, alors qu'elle sera tout autant l'occasion, même pour les spécialistes de l'œuvre et de l'artiste, d'avoir accès à des documents rarement montrés en public; pour ceux, enfin, qui s'intéressent à la signification pérenne de cette œuvre, elle pourra tenir comme une invitation à poursuivre les interrogations ouvertes par Kerouac sur le destin de l'Amérique, auxquelles toutefois l'exposition comme telle résiste.

Le concept et le design de l'exposition, déjà visibles sur l'énorme affiche qui orne le frontispice de la vénérable institution new-yorkaise de la 5^e Avenue, tiennent dans cette image de la route, qui se prolonge dans le hall d'exposition de cette partie de la bibliothèque consacrée aux « humanities and social sciences ». Lorsqu'on entre dans le D. Samuel and Jeane H. Gottesman

Exhibition Hall, on est tout de suite face au rouleau, majestueusement déroulé, sous verre, sur la moitié de sa longueur totale (120 pieds — près de 37 mètres), comme une ligne de fuite. On peut donc se pencher à loisir sur l'emblème mythique de cette écriture que Kerouac voulait rythmée comme sa vie sur la route; on y remarque également les corrections, ratures et ajouts qui ont marqué le long travail de réécriture — de même que ce qui manque au tapuscrit⁽¹⁾ et que l'on retrouvera plus tard dans le livre, dont le titre même, puisque Kerouac hésita longtemps entre plusieurs avant de se décider pour celui que l'on connaît. Des indications placées en divers endroits du tapuscrit permettent de repérer des chapitres et des sections de l'ouvrage, relayées par un feuillet explicatif mettant en relief certains aspects du travail d'écriture, telle la censure de certaines expressions, ou l'intervention des éditeurs de Viking Press, qui allaient éventuellement permettre la publication du livre.

Huit ensembles thématiques

De chaque côté de cette salle centrale, où les murs sont tapissés de différentes pièces manuscrites (notes, calepins, etc.) et où sont montrés également des objets divers (jusqu'à une vieille paire de godasses de Jack, usées sans doute sur l'une des routes...), deux autres parties du hall qui ceignent cette dernière rassemblent également, en huit ensembles thématiques, une très grande quantité de photos, de dessins, de parties de manuscrits, de lettres, de même que des musiques écoutées par Kerouac (disponibles sur écouteurs) ainsi que quelques peintures réalisées par l'écrivain — souvent en autoportraits — le tout assez bien présenté, sommairement,

par le pamphlet d'exposition.

Le parcours proposé est donc très instructif et fort bien documenté à l'égard des différents aspects de la vie de Kerouac, depuis son environnement familial (« His French-Canadian parents... were the children of Québécois [sic] immigrants to the United States... Kerouac's first language was jouale [sic], a French-Canadian dialect... ») jusqu'à son entourage beat (Allen Ginsberg, William Burroughs, Lucien Carr, Herbert Huncke, Neal Cassidy, etc.) et à ses fréquentations littéraires (Thomas Wolfe, Dostoïevski, Melville, Thoreau, Whitman, Céline, etc.) et philosophiques (Schopenhauer, Nietzsche, Spengler, etc.), de même que spirituelles, dans ses recherches autour du bouddhisme. Tout cela est également fort bien repris dans le très beau catalogue de l'exposition, publié par son commissaire.

La consécration de Kerouac en cette année du cinquantenaire de *On the Road*, marquée de diverses manières autant dans le monde de l'édition (simultanément à la publication du « manuscrit original » par Viking Press, ainsi que par l'entrée de Kerouac dans la prestigieuse collection de la Library of America) que dans d'autres manifestations (livres, expositions, colloques, etc.), aurait sans doute réjoui... et peut-être aussi ennuyé Kerouac lui-même. Car toutes les promesses de sa redécouverte de l'Amérique (that great America we all talk about but is still unknown to us...) restent encore aujourd'hui largement méconnues, sinon simplement ignorées.

(1) Néologisme, texte dactylographié servant pour la composition.

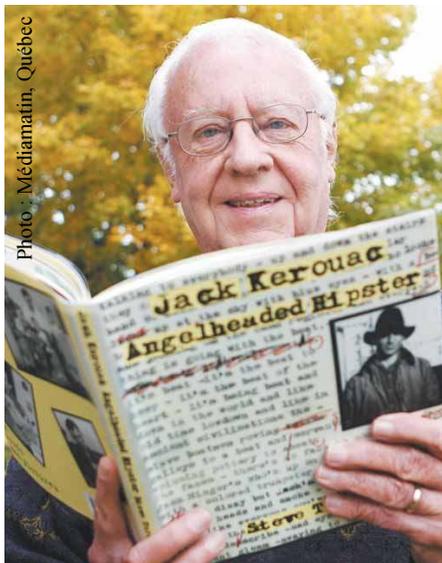
La vie posthume de Jack Kerouac

« L'ONCLE » KIROUAC SE SOUVIENT

YVON PELLERIN

MÉDIAMATIN Québec

ypellerin@mediamatinquebec.com



Jacques Kirouac, de l'Association des familles Kirouac d'Amérique est un incontournable de Jack Kerouac depuis des années

Si le plus illustre membre de la famille de Jean-Baptiste Kérouac, de Saint-Hubert de Rivière-du-Loup, Jean-Louis, surnommé Jack, vivait encore aujourd'hui, il aurait 85 ans... et sa fille légitime n'aurait pas pu partager son combat pour faire reconnaître ses droits sur sa fortune colossale avec ses «parents» du Québec, l'Association des Kirouac d'Amérique.

Jack Kerouac, auteur de *On the Road* (*Sur la route*), le classique mondialement acclamé de la *Beat Generation*, qui fête ses 50 ans cette année, est peut-être mort pauvre à 46 ans avec en tout et pour tout une fortune de 91 \$, mais il vaut maintenant plus de 20 millions de dollars et la succession se déchire encore devant les tribunaux pour en accaparer les pièces éparées. L'Association des familles Kirouac d'Amérique, fidèle à la lignée familiale, suit de près cette saga depuis des années et a résolument pris le parti de la fille de l'auteur, Jan Kerouac, romancière elle-même, et

décédée aussi prématurément que lui en 1996, à l'âge de 44 ans.

Des «oncles»

«Elle nous considérait comme ses oncles et ses tantes chéris», se rappelle Jacques Kirouac, de Québec, en feuilletant son précieux album de photos où on le voit avec elle à Lowell, à New York, et même au défunt restaurant Chez Camille, de Québec. La fille du grand Jack est morte avant de pouvoir faire aboutir devant les tribunaux une poursuite qu'elle avait engagée contre les détenteurs de la succession, la famille Sampas, de Lowell, constituée des proches de la troisième et dernière épouse de l'auteur. M. Kirouac était à ses côtés quand elle a tenté de faire dérailler une exposition de l'auteur à Lowell, commanditée par les Sampas et présidée par nul autre que le poète américain Allen Ginsberg, ami fidèle de Jack et autre figure dominante de la *Beat Generation*. «Je me rappelle comme si c'était hier que la police nous a escortés vers la sortie pour nous empêcher de manifester», dit-il. Et c'est aussi à lui que, quelques mois avant sa mort, elle écrivait pour lui demander de continuer son combat pour «préservé l'honneur de mon père» parce que, disait-elle, «je n'en ai plus la force».

Une vie difficile

M. Kirouac s'offusque d'ailleurs encore

lorsqu'il se rend, comme ce fut le cas cette semaine, à une exposition Jack Kerouac, à Lowell, et que la mémoire de sa fille y est complètement occultée. «C'est comme si Jack n'avait jamais eu de fille», s'indigne-t-il. Les cendres de sa fille reposent pourtant, grâce à ses soins, dans un petit cimetière non loin de celui de son père, dans la localité voisine de Nashua. C'est encore M. Kirouac qui s'est organisé pour qu'une messe de funérailles soit chantée en son honneur, à cet endroit, lors de l'inhumation. «C'était une femme extraordinaire et elle a eu une vie difficile.» Selon M. Kirouac, elle était hantée par son père qu'elle admirait, mais qu'elle n'a pu rencontrer que deux fois dans sa vie. Si elle a été dépeinte par les médias américains comme une femme à la vie troublée, au tempérament autodestructeur, adepte des drogues dures, ce n'est pas du tout cette femme-là qu'a connue Jacques Kirouac. «Elle était très ouverte et combative et surtout, très attachante.»

L'Association, qui publie tous les trois mois un journal de bord relatant les péripéties de cette histoire d'héritage (*Le trésor des Kirouac*) qui est toujours pendante devant les tribunaux, continue de célébrer la mémoire de son plus illustre membre et de sa fille, avec déférence et dignité. «On se considère un peu comme un relais et une source d'information privilégiée pour tous ceux ici, au Québec, et même ailleurs, qui s'intéressent à Jack.»

Paru le 19 octobre 2007 dans Média Matin, organe officiel des lockoutés du Journal de Québec



Jacques Kirouac et la fille de Jack, Jan, Chez Camille, à Québec, au cours d'une de ses visites.

LE BOTANISTE

Un conte de Lucie Jasmin © 2007

« Les histoires vivent en nous longtemps avant que nous puissions les raconter », parole de Lucie qui m'adressait en juin 2007 ce très beau conte dont je fus la première lectrice.

Recherchiste professionnelle, Lucie cherche, consulte des archives, scrute papiers et photos, etc. Voilà qu'en mai 2007, au cours d'une visite aux archives du Jardin botanique, elle découvre la photo du Frère Marie-Victorin se reposant sur la galerie. Inspirée par le personnage, un déclic se produit, l'histoire longtemps mûrie prend forme dans sa tête, il lui faut écrire ce conte, la pièce manquante est trouvée ! C'est ainsi qu'est né « Le botaniste », texte riche, plein d'émotions, intense comme une histoire d'amour.

Lucie a-t-elle voulu faire un clin d'œil à Marie-Victorin en utilisant quelques beaux vieux mots dans son texte ? Je suis portée à le croire puisque le cousin Conrad les aimait et en favorisait l'usage. À témoin ce commentaire qu'il écrivait à Félix-Antoine Savard, au sujet de son Menaud maître draveur, sur l'emploi de vieux mots : « Les mots sont libres, majeurs, égaux entre eux ! Si vous les aimez, les vieux mots, et vous en avez bien le droit, vous qui les connaissez si bien, donnez-leur donc franchement droit de cité ! » ⁽¹⁾

L'illustre botaniste est bien connu de Lucie Jasmin. Elle l'a rencontré dans son journal intime, sa Flore, sa littérature, son cheminement scientifique. Aussi attribue-t-elle son inspiration à des rencontres que l'on peut qualifier de « spirituelles », rencontres intangibles, mais néanmoins significatives par leur portée dans nos vies.

Laissons-nous donc emporter dans le mystère de ce conte dont la lecture nous garde en haleine jusqu'à la fin... jusqu'à la toute fin.

Céline Kirouac



Marie-Victorin sur la galerie
Photographie © Jardin botanique de la ville de Montréal 1926 Havre aux Esquimaux

Voici un conte, *Le Botaniste*, dont l'inspiration a été portée par les éléments suivants : Une conversation, lors d'un repas avec une amie théologienne, à propos des rencontres significatives et fondatrices de l'existence, de ces rencontres que l'on peut qualifier de « spirituelles ». Les signes qui jalonnent notre parcours, ces lumineuses coïncidences. Et surtout, cette incroyable photographie de Victorin, découverte lors de ma visite aux archives du Jardin botanique en mai 2007. Il m'a alors semblé que le temps était venu de m'asseoir et de raconter cette histoire.

Lucie Jasmin

«Et comme Linné j'ai vu Dieu dans ses œuvres.»
Frère Marie-Victorin
né Conrad Kirouac
(1885-1944)

Je l'ai aperçu au moment où le soleil chavirait en rougeoyant derrière la frange noire des conifères. Au moment où des volées d'oiseaux inquiets tournoyaient en silence autour de nos têtes, cherchant un endroit où gîter pour la nuit. J'avais entendu dire

que le botaniste et son compagnon étaient arrivés par chez nous, l'avant-veille, afin d'y herboriser. Le curé leur avait ouvert son presbytère et, dès la barre du jour, les deux amis s'activaient au dehors, sans égard pour le soleil dardant, ni pour la pluie apaisante.

Je l'ai aperçu à la fin du jour. Il s'était affalé dans le vieux fauteuil, sur la galerie du presbytère. Accablé, cherchant le repos et la fraîcheur. Tout fin seul. Son compagnon étant allé dormir. Moi, plantée de l'autre côté du chemin, je ne bronchais plus. Je l'observais, de loin, sans qu'il en paraisse, mais sans jamais le quitter des yeux. Il m'apparut grand, très grand même, sévère et beau de figure. Vêtu de noir ecclésiastique, malgré la chaleur. De notre visiteur inattendu irradièrent une sorte de noblesse ancienne, une bonté intelligente, qui me galvanisaient. Je l'invoquais de tout mon être, tendue vers lui :

⁽¹⁾ Menaud maître draveur devant la nature et les naturalistes (1938)



Lucie Jasmin

«Pose ton regard sur moi, je t'en prie, regarde-moi.»

Il a fallu que le vent s'en mêle. Le *surouët* s'est mis à gémir, comme il sait si bien le faire, et c'est alors que l'homme a remarqué ma présence. Ce sourire qu'il a eu en me découvrant dans la pénombre ! D'y songer, j'en tremble encore. Une joie reconnaissante, infiniment douce montait tout le long de mon échine. Un ouragan apaisant. Je frissonnais des pieds à la tête. Et lui, si vous aviez vu son émoi. Malgré qu'il fût si las et si épuisé, c'était plus fort que son vouloir, il ne pouvait s'empêcher de tourner la tête dans ma direction, comme s'il craignait que je disparaisse ou que je n'existe pas réellement. À chaque fois, mon cœur bondissait et venait à sa rencontre. Ah, ce regard. Une fois qu'il l'avait posé sur vous, il pénétrait jusqu'à votre âme et vous illuminait de l'intérieur. Vous ne pouviez plus l'oublier.

Alors moi, pour l'aider à trouver l'apaisement, je me suis mise à chanter à voix basse. Il finit par s'assoupir dans la grande nuit

étoilée. Je l'ai regardé dormir, bercé par le vent du solstice.

«Repose en paix, mon prince, je veille.»

Le lendemain, j'ai dormi tard dans le soleil. Lorsque j'ai émergé du sommeil, la tête lourde, je l'ai découvert presque à mes pieds. J'ai retenu mon souffle. Tout à son étude et à sa contemplation, le botaniste ne me prêtait pas attention. Il s'était agenouillé devant une fleur, dans l'herbe humide, afin de l'observer à loisir. Sans la brusquer, il la tournait et la retournait, encore et encore, il la respirait, la humait. Après ces doux préliminaires, il commença à palper délicatement la corolle compliquée. Ses doigts, attentifs aux moindres replis, écartaient les pétales avec des soins infinis. Il accéda enfin au pistil dressé. Tout en l'effleurant du bout de son doigt poudré de l'or du pollen, il lui adressait des paroles de vénération, des mots d'amour que je ne comprenais pas :

«*Cypripedium*, *Calceolus Mariae*, Sabot de la Vierge».

La fleur s'abandonnait sans contrainte à cette lente exploration, s'ouvrant davantage pour lui, se pliant à toutes ses volontés. À la fin, elle consentit à la blessure, l'exigeait même. Je détournais la tête, en frémissant.

Dans les lueurs du couchant, les deux compagnons avaient posé de grands cartons à même la terre, sur la butte à côté de l'église. Sur ces cartons, ils étalaient minutieusement les dépouilles végétales qu'ils avaient rapportées de leur expédition. Je l'entendais qui donnait des instructions à son compagnon :

«Cette *Campanule* à feuilles rondes pour vous Rolland, ces

Myosotis versicolores pour l'herbier du collège. Ceci encore pour vous. Et ce Sabot de la Vierge . . . »

Je reconnus la fleur de cet après-midi.

« Ce Sabot de la Vierge pour moi ! »

«Que de morts. Que de morts sur ton passage !» Je l'invectivais en silence. Agitée, incapable de voir plus loin que ma colère et mon ressentiment. Je m'apaisai enfin.

Ces gigantesques, préservées de l'anéantissement, n'accédaient-elles pas, ainsi, à une forme d'immortalité ? Patiemment, le botaniste édifiait un sanctuaire à leur beauté.

N'empêche. Le soir qui baissait me laissa *asseulée*, tourmentée. Moi l'impassible, je ne me comprenais plus. J'attendais qu'il survienne à nouveau dans la portée de mon regard, comme la nuit précédente. Je mis ma voix dans le vent pour l'appeler et l'exhorter à me rejoindre dehors.

Il apparut enfin et reprit sa place dans le fauteuil. Il me regardait. Sans bouger.

Dans ma désespérance, je murmurais follement : «Approche ! Approche». À croire qu'il m'ait entendue. Car son visage devint grave. Il se leva et avança lentement dans ma direction. Je l'avais intrigué.

Il me tournait autour, sur ses longues jambes. Nous vertiginaions l'un vers l'autre. Je percevais nettement son grand *respir* d'homme et, lorsqu'il a posé ses mains ouvertes sur moi et qu'il a mis sa tête sur mon cœur, j'ai déployé mes bras autour de lui pour le couvrir amoureuxment.

Je bruissais de joie :

ERRATA

«Mon amadou, mon incandescent !»

Arquée dans la nuit, sous le poids de l'amour immense, je l'ondoyais de ma rosée.

«Oh ! le sens-tu que c'est mon âme même que tu regardes ?»

Moi, que l'on disait faite de bois, j'exaltais sa prière : «Tu m'enchantes, murmurait-il, tu me rends aussi vaste que l'univers. Tu me remplis d'éternité»

Et je rendais grâce :

«Benedictus qui venit in nomine Domini. Hosanna in excelsis. »

Cette nuit-là, il s'est assoupi contre moi. Il m'a quittée avant l'aube, tout imprégné de mon odeur.

Le matin venu, les deux compagnons, qui avaient déjà ramassé tout leur attirail, s'en sont allés sur la route empoussiérée. Je l'ai regardé passer devant moi, figée de douleur, mes grands bras ballottant dans le vent. En haut de la côte, il s'est retourné pour me regarder une dernière fois. Il marchait à reculons, la main au-dessus des yeux, comme pour fixer mon image dans son esprit et m'adresser un ultime adieu.

Je l'ai suivi du regard jusqu'à ce qu'il devienne un petit point minuscule qui cahotait sur la ligne d'horizon. Il avait emporté l'été. Le temps se chagrinait. Il allait pleuvoir.

Après son départ, d'aussi loin qu'il m'en souviendrait, il s'est amalgamé à mes pensées et à mes rêves. Et c'est pourquoi j'ai vécu si largement, si profondément et si intensément, chaque jour qu'il m'ait été accordé de vivre. Je me suis repue de soleil et d'oiseaux, de vents et de bourrasques, de tempêtes, d'on-

dées, de neige et de canicules, de piailllements d'enfants, du vivant tumulte des créatures et d'augustes silences. J'ai assuré ma descendance. J'ai fini par atteindre un si grand âge que je croyais avoir acquis la sagesse.

Alors, dans ma vieillesse, par une nuit mauvaise, hallucinée, des lueurs inquiétantes ont zébré le ciel. Une rumeur terrible nous est parvenue à travers les branches.

En ce 15 juillet 1944, mon âme fut dévastée. J'ai rugi de fureur. J'ai bardassé de rage, d'impuissance et de chagrin. J'en ai fait trembler la terre sous mes pieds. J'ai hurlé à la lune. Je faisais peur à voir.

Cet homme, qui avait posé sa tête sur mon cœur, cet homme, Marie-Victorin, le botaniste, venait de mourir, là-bas sur la route. Je l'ai senti dans toutes les fibres de mon gigantesque corps de bois. Mes racines en ont vibré à faire éclater les pierres. La fièvre a brûlé mes aiguilles. J'en ai perdu le goût et la raison de vivre.

En cette année funeste, mes frères, les ormes, furent décimés par une maladie étrange et soudaine, qu'on appelait la maladie hollandaise. Les grands ormes d'Amérique déclinaient et moururent. C'est ainsi qu'ils ont pleuré, à leur manière d'arbres, sa brutale disparition.

Moi, la grande épinette noire du presbytère, je suis morte au mois d'août, dans la longue nuit des Perséides. Je suis morte debout, les bras en croix, dans la fulgurance de mon amour.



Dans *Le Trésor* de septembre, en page 8, photo du haut, on aurait dû lire Luce Boivin au lieu de Lucie.



Sur la même photo, la dernière personne à droite est Caroline Kirouac Laplante et non Julie Laplante.



Finalement, dans la même page, photo du bas, la 4^e personne à gauche sur la première rangée, est Julie Kirouac Laplante et non Émilie Laplante

Nos excuses aux personnes concernées
La Rédaction





SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DE SAINTE-FOY



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE
L'ANCIENNE-LORETTE

COMMUNIQUÉ
Pour publication immédiate

CONFÉRENCE

Le frère Marie-Victorin (Conrad Kirouac 1885-1944) et l'Odysée de la Flore laurentienne

Québec, le 12 novembre 2007 — La Société d'histoire de Sainte-Foy, l'Association des familles Kirouac et la Société d'histoire de L'Ancienne-Lorette sont heureuses de s'associer le temps d'une soirée pour vous convier à une conférence de Madame Lucie Jasmin, ayant pour titre *Le frère Marie-Victorin (Conrad Kirouac 1885-1944) et l'Odysée de la Flore laurentienne*. Cette conférence aura lieu **le mardi 20 novembre 2007, à 19 h 30, à la Sacristie du parc historique de La Visitation**, située à l'intersection de la route de l'Église et du chemin Sainte-Foy, dans l'arrondissement de Sainte-Foy-Sillery, à Québec.

En 1904, le frère Marie-Victorin, en compagnie de son érudit ami, le frère Rolland-Germain, va entreprendre ce voyage extraordinaire au cœur de sa Laurentie bien-aimée afin de réaliser l'inventaire des plantes de la nation. Ce périple, devenu légendaire, fut accompli sous les auspices du savoir, mais encore sous l'influence d'une certaine tournure d'esprit poétique. Cette causerie vous fera découvrir pourquoi la *Flore laurentienne*, l'œuvre majeure de Conrad Kirouac à laquelle il s'est consacré pendant plus de vingt-cinq ans, est considérée comme un livre d'une importance capitale dans l'histoire du Québec. Cette publication n'est certainement pas étrangère au fait que le frère Marie-Victorin est maintenant considéré comme l'une des personnalités les plus marquantes du XX^e siècle.

Madame Lucie Jasmin est chercheuse professionnelle, mais aussi une des plus grandes admiratrices du frère Marie-Victorin. En 2004, en collaboration avec Gilles Beaudet, elle a établi et annoté l'édition du texte intégral de *Mon Miroir – Journaux intimes 1903-1920 - Frère Marie-Victorin (FIDES)*. Détenant une maîtrise en musicologie, elle a également composé de la musique pour le cinéma, la radio et la télévision.

C'est donc une soirée de découverte à laquelle vous êtes toutes et tous conviés **le mardi, 20 novembre prochain, à 19 h 30, à la Sacristie du parc historique de La Visitation**.

Entrée libre. Accès au stationnement par la rue du Chanoine-Martin, à l'est de la route de l'Église.

Source : Alain Côté
Secrétaire, Société d'histoire de Sainte-Foy
Tél. : (418) 999-8955

Réaction à la conférence

« J'ai navigué avec plaisir sur *L'Odysée de la Flore laurentienne*. Votre conférence, magistralement documentée, m'a fait comprendre la vision moderne de Marie-Victorin. »

(Courriel de madame Claire Morel à Lucie Jasmin en date du 23 novembre 2007.)



Lucie Jasmin donnant sa conférence à la Société d'histoire de Sainte-Foy le 20 novembre dernier.



Maquette de la maison Ploërmel à l'Ancienne-Lorette, œuvre de monsieur Raymond Huot qui en a fait don à la Société d'histoire de l'Ancienne-Lorette. (Photographie : François Kirouac)



Une trentaine de personnes s'étaient déplacées malgré la première neige de l'hiver 2007-2008 pour entendre parler du frère Marie-Victorin.



Maison Ploërmel de l'Ancienne-Lorette ayant appartenu au Chevalier François Kirouac et par la suite à Édouard Laurin (Photographie collection AFK)



De gauche à droite : Alain Côté, vice-président de la Société d'histoire de l'Ancienne-Lorette et secrétaire de la Société d'histoire de Sainte-Foy, Raymond Huot l'artisan de la maquette de la maison Ploërmel où allait Marie-Victorin lors de ses visites à l'Ancienne-Lorette, Lucie Jasmin et Jean-Yves Landry président de la Société d'histoire de Sainte-Foy.

MARIE-VICTORIN À CUBA

CORRESPONDANCE AVEC LE FRÈRE LÉON

ANDRÉ BOUCHARD



ANDRÉ BOUCHARD

Marie-Victorin à Cuba

Les Presses de l'Université de Montréal

Marie-Victorin (1885-1944) est le scientifique le plus connu du Québec. Sa renommée repose avant tout sur le Jardin botanique de Montréal, qu'il fonda en 1931, et sur sa célèbre *Flore laurentienne* (1935).

À partir de 1938, il fit sept voyages à Cuba, des séjours qui lui permirent de prendre contact avec un certain frère Léon, Français émigré à Cuba et auteur de la *Flora de Cuba*, avec qui il publia les *Itinéraires botaniques dans l'île de Cuba* en trois volumes. Ces ouvrages dominèrent pendant des décennies l'histoire botanique de la Perle des Antilles.

Marie-Victorin et le frère Léon ont entretenu de 1907 à 1944 une correspondance soutenue qui nous permet de comprendre leur cheminement respectif. Cette correspondance, souvent émaillée d'humour, nous fait découvrir de nombreuses facettes de cette période cubaine d'un Marie-Victorin maladif, détestant l'hiver canadien, se réfugiant dans un hôtel de La Havane et désirant vivre autrement deux ou trois mois par année, loin de son Jardin botanique et des exigences de sa communauté. On y sent toute la ferveur des deux botanistes et leur connivence de scientifiques ayant pris les ordres.

André Bouchard est professeur titulaire d'écologie au Département de sciences biologiques de l'Université de Montréal et chercheur à l'Institut de recherche en biologie végétale, au Jardin botanique de Montréal.

Marie-Victorin à Cuba

Correspondance avec le frère Léon

André Bouchard

218 pages · 29,95 \$ André Bouchard

Attaché de presse : Natacha Monnier (514) 343-6933 poste 124 · natacha.monnier@umontreal.ca

Les Presses de l'Université de Montréal
www.pum.umontreal.ca

Université 
de Montréal

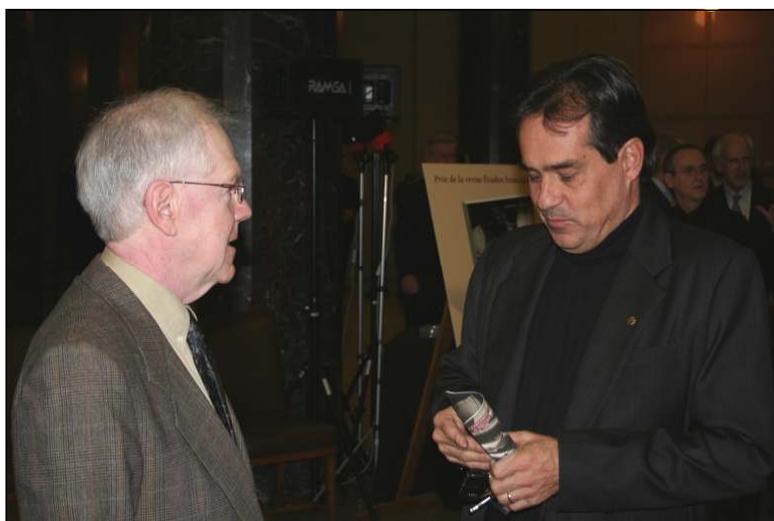
5 novembre 2007

Université de Montréal
Lancement du livre
d'André Bouchard
Marie-Victorin à Cuba

Notre association était présente



Dans l'ordre habituel : Céline Kirouac, Laure Bouchard directrice générale des Cercles des jeunes naturalistes, Marie Kirouac, Marie Lussier Timperley et Lucie Jasmin (Photographie : François Kirouac)



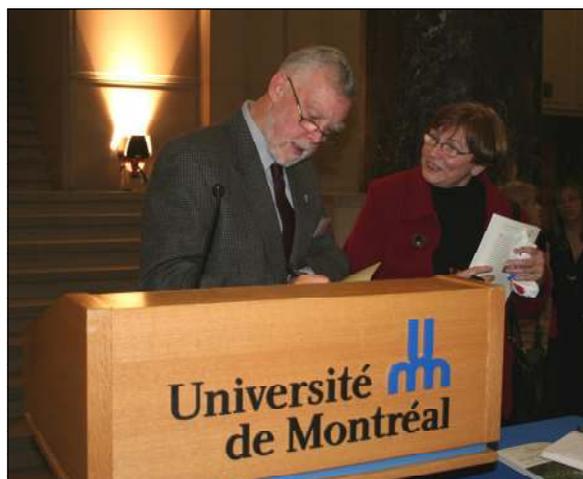
Notre secrétaire, Michel Bornais, en compagnie du directeur du Jardin botanique de Montréal, monsieur Gilles Vincent (Photographie : François Kirouac)



Gilles Vincent et Marie Lussier Timperley
(Photographie : François Kirouac)



Marie Kirouac, André Bouchard, Gilles Vincent, Céline Kirouac et Lucie Jasmin (Photographie : François Kirouac)



Le professeur André Bouchard dédicant son livre à Marie Kirouac (Photographie : François Kirouac)



Marie-Victorin et la flore humanisée

Le Devoir, 24 novembre 2007

Michel Lapierre

« Marie-Victorin, lui, aimait la terre, la sale terre des champs, celle qui noircit les mains et porte la patrie... Et il est mort frère ignorantin⁽¹⁾, nous laissant un peu de sa noble fierté. » Ces mots de Jacques Ferron⁽²⁾ résument avec finesse la vie et l'œuvre de l'éminent botaniste qu'était le modeste religieux. Venant d'un écrivain qui se moquait du triomphalisme d'un certain clergé québécois, de Lionel Groulx⁽³⁾ en particulier, la réflexion a du poids.

Elle exprime deux faits souvent sous-estimés : l'individualisme, surprenant aussi bien pour l'époque que pour le milieu, et l'humilité, originale, audacieuse, créatrice, de Marie-Victorin (1885-1944), frère des Écoles chrétiennes, né dans les Bois-Francs sous le nom de Conrad Kirouac.

Spécialiste de la biologie végétale et de l'écologie, André Bouchard met en lumière ces aspects de la personnalité du religieux dans la présentation et les notes de l'excellente édition des lettres échangées, de 1907 à 1944, entre le frère Léon et le fondateur du Jardin botanique de Montréal, recueil intitulé *Marie-Victorin à Cuba*. Il nous signale que le savant, issu d'un milieu aisé, est devenu simple frère, malgré la préférence de son père pour une vocation plus prestigieuse : la prêtrise.

Bouchard cite, dans une note, une allocution que Marie-Victorin fera en 1941. Le religieux déclarera avec humour :

« Vous pensez peut-être que je suis plus aguerrri aujourd'hui et que je saurais défendre même contre le jésuite le plus subtil le droit d'embrasser une vocation plus humble que celle du sacerdote. Peut-être ! »

Mais Marie-Victorin ne trouve pas chez les frères beaucoup de liberté. En 1933, il fait une confidence révélatrice au frère Léon, religieux originaire de France qui, appartenant à la même congrégation, enseigne à Cuba et répertorie la luxuriante flore locale. Comme son supérieur lui refuse la permission de se rendre en Europe pour assister à un congrès scientifique, il écrit à son correspondant : « *Il y a des jours où l'on se sent moine à la blessure que le joug fait aux muscles du cou : vous connaissez cela sans doute.* »

Même si, après la mort de son père, il a reçu en héritage une part des centaines de milliers de dollars résultant de la vente du commerce F. Kirouac et fils, fondé par le grand-père et spécialisé à Québec dans le grain et la farine, il ne peut disposer de ses biens sans le consentement du supérieur à cause du vœu de pauvreté qu'il avait prononcé. Malgré cette situation, Marie-Victorin accomplit des prodiges grâce à un sens aigu de la diplomatie.

En pleine crise économique, il réussit à convaincre l'Église et l'État que l'intellectuel a droit de cité dans le milieu canadien-français, reconnu pour sa méfiance à l'égard des choses de l'esprit. En fondant en 1931 le Jardin botanique de Montréal, dans l'est de la métropole, vaste



André Bouchard,
Université de Montréal,
écologie végétale
(Photo : Centre d'étude de la forêt)

projet de travaux publics qui insuffle de l'espoir aux chômeurs en plus de renouer symboliquement avec le passé agricole de la fertile terre montréalaise, il donne à notre vie scientifique naissante des assises populaires.

Redécouvrir le Nouveau Monde

Sa véritable vision sociale, nationale, écologique et intellectuelle, dont Ferron saisira la puissante unité, voit son couronnement dans la publication en 1935 de la *Flore laurentienne*. Les sept voyages qu'il fait aux Antilles de 1938 à 1944, afin d'écrire avec le frère Léon les *Itinéraires botaniques* dans l'île de Cuba, s'inscrivent dans une redécouverte à la fois végétale et humaine du Nouveau Monde.

1) Ignorantin : (définition du Larousse) Nom que l'on donnait par dérision aux frères des Écoles chrétiennes.

(2) Jacques Ferron, 1921-1985, médecin de formation et célèbre comme écrivain de gauche, fondateur du parti Rhinocéros.

(3) Lionel Groulx, (1878-1963) Prêtre catholique, Chanoine, historien canadien-français ultra-nationaliste.



IN MEMORIAM



Homme aux poumons et au cœur malades, Marie-Victorin supporte difficilement la rigueur de l'hiver québécois. Les séjours sous le soleil de Cuba ne peuvent que lui être bénéfiques, d'autant que le botaniste, réfugié dans un hôtel de La Havane, se libère par la recherche scientifique de l'atmosphère un peu étouffante de sa congrégation.

Mais il y a beaucoup plus. Les voyages à Cuba s'insèrent dans une expérience spirituelle. Marie-Victorin se réclame, dans une lettre au frère Léon, de « *l'Évangile de la nature qui est si proche de l'autre* ». Il écrit aussi à son correspondant : « *J'ai remarqué que les gens qui ont beaucoup de santé pensent moins à l'Infini et à l'Éternel.* »

Sa sensibilité au mystère, cette « *grâce que Dieu fait, selon lui, aux indigents et aux malades* », lui permet de mieux apprécier la diversité humaine. Elle le rend plus curieux du métissage cubain que ne l'est le frère Léon, qui y voit un défi païen à la ferveur catholique préservée en Occident.

Son collaborateur lui reproche d'accorder trop d'importance aux Noirs. Marie-Victorin consent à modifier le texte des *Itinéraires botaniques*, mais il écrit plus tard sur un ton à la fois triste et espiègle : « *Voilà Cuba blanchi peut-être un peu trop entre nous !* » Son amour candide des espèces végétales le poussait à scruter l'espèce humaine avec une même attitude : l'Émerveillement.

Marie-Victorin à Cuba
Présentation d'André Bouchard
PUM
Montréal, 2007, 224 pages

BÉLANGER KIROUAC, AGNÈS

À l'Unité Transitoire de la Canardière à Québec, le 11 octobre 2007, à l'âge de 80 ans est décédée dame Agnès Bélanger, épouse de feu Donat Kirouac (01175). Elle laisse dans le deuil ses enfants : Johanne Kirouac (Daniel Roy), Line Kirouac et Pierre Kirouac (Julie Girard); ses petits-enfants : Carl, Mathieu et Ève ainsi que ses frères et sœurs. Les funérailles ont eu lieu le 15 octobre 2007 en l'église Sacré-Cœur de Jésus à Québec.

KIROUAC, LUCIE

Au CSSS d'Arthabaska et de l'Érable de Victoriaville, le 15 octobre 2007, est décédée à l'âge de 47 ans et neuf mois, Mme Lucie Kirouac (00286), fille de feu Claude Kirouac et de Marie-Rose Millette. Les funérailles ont eu lieu le 20 octobre en l'église Notre-Dame-de-la-Visitation de Trois-Rivières (secteur Pointe-du-Lac). L'inhumation aura lieu au cimetière Pointe-du-Lac à une date ultérieure.

La défunte laisse dans le deuil sa fille, Marlyn (et son père Germain Lachance); son fils, James (et son père André St-Pierre (Marie-Claude)); sa mère, Marie-Rose Millette (feu Claude Kirouac); sa grand-mère, Lucienne Lebel (feu Émile Millette); ses sœurs et frères : Jacqueline Kirouac (Joël) et ses enfants Marilou, Evelyne, Thomas-David et Claudia, Jean-Pierre Kirouac (Nathalie), Diane Kirouac, Brigitte Kirouac et Jacques Kirouac.

KIROUAC MICHAUD, JACQUELINE

À L'Hôpital de l'Enfant-Jésus de Québec, le 29 septembre 2007, à

l'âge de 78 ans, est décédée dame Jacqueline Kirouac (00599), épouse de feu Rosaire Michaud. Le service religieux a été célébré le 5 octobre 2007 en l'église Notre-Dame-de-L'Annonciation à L'Ancienne-Lorette. L'inhumation a été effectuée au Parc commémoratif La Souvenance.

Elle laisse dans le deuil ses enfants : Jacques (Johanne Simard), Pierre (Linda St-Hilaire), Denis (Christiane Drouin), Richard Kirouac et tous ses petits-enfants; ses frères et sœurs : Thérèse (feu Henri Parent), Marie-Paule (feu Rosaire Dionne), feu Madeleine (feu Yvon Bélanger), feu Jean-Guy (Jeannette Guay), feu René, André (Jocelyne Auclair), feu Marcelle (feu Roger Beaumont) ainsi que ses beaux-frères et belles-sœurs de la famille Michaud.

PELLETIER, JACQUES

À l'Assomption, le 3 octobre 2007, à l'âge de 59 ans est décédé monsieur Jacques Pelletier. Il laisse dans le deuil son fils Simon, sa sœur Huguette (François Le Ber), son ex-conjointe Lisette Kirouac (02511). Les funérailles ont eu lieu le 6 octobre 2007 en l'église de Ste-Thérèse d'Avila.

**Nos plus sincères
condoléances aux
familles éprouvées**



GÉNÉALOGIE / LA PAGE DU LECTEUR

La base de données généalogiques informatisées de l'Association contient un certain nombre de personnes pour lesquelles les noms des conjoints nous sont inconnus, incomplets ou absents.

Les questions qui suivent sont posées afin de pouvoir compléter cette information.

Vous êtes aussi invité(e)s à consulter les Trésors publiés antérieurement et à nous faire parvenir les réponses aux questions qui figurent dans la page du lecteur. Elles feront l'objet d'une publication dans ces pages.

Merci

François Kirouac

Question 136

Quel est le nom des parents de Léo Roy, conjoint de Marie-Ange Parent, fille d'Eugénie Kirouac et d'Eugène Parent ?

Question 137

Quel est le nom des parents de Marcel Larouche, conjoint de Noëlla Parent, fille d'Eugénie Kirouac et d'Eugène Parent ?

Question 138

Quel est le nom des parents de Roger Letarte, conjoint de Joanne Cadorette, fille de Jacqueline Kirouac et de Fernand Cadorette ?

Question 139

Quel est le nom des parents de John Lash, premier époux de Janet Michele Kerouac, fille de Jack Kerouac ?

Question 140

Quel est le nom des parents de Bernard Hackett, deuxième époux de Janet Michele Kerouac, fille de Jack Kerouac ?

Question 141

Quel est le nom des parents de Ghislain Thibault, conjoint de Carole Gamache, fille d'Albina Kérouac et de Jean Gamache ?

Question 142

Quel est le nom des parents de Réjean Lamarre, conjoint de Réjeanne Gamache, fille d'Albina Kérouac et de Jean Gamache ?

Question 143

Quel est le nom des parents de Benoît Bélanger, conjoint de Louiselle Gamache, fille d'Albina Kérouac et de Jean Gamache ?

Question 144

Quel est le nom des parents de Jim Campbell conjoint de Guylaine Kirouac, fille de Joseph Kirouac et de Rita Coulombe ?

Question 145

Quel est le nom des parents de Nathalie Simard, conjointe de Bertrand Kirouac, fils de Joseph Kirouac et de Rita Coulombe ?

Question 146

Quel est le nom des parents de Jean-Marc Tremblay, conjoint d'Adeline Kirouac, fille de Paul-Émile Kirouac et d'Élisianne Marcil ?

Question 147

Quel est le nom des parents de Johanne Tremblay, conjointe de Gilles Kirouac, fils de Paul-Émile Kirouac et d'Élisianne Marcil ?

Question 148

Quel est le nom des parents de Marie-Paule Michaud, conjointe de Gérald Kirouac, fils de Paul-Émile Kirouac et d'Élisianne Marcil ?

Question 149

Quel est le nom des parents de Pierre Demers, conjoint de Marie Moreau, fille d'Adélarde Moreau et de Régina Kirouac ?

Envoyez-nous vos questions à caractère généalogique et nous chercherons à y répondre, puis nous publierons le tout dans *Le Trésor* suivant.

La rédaction

Question 150

Quel est le nom des parents de Réginald Lamothe, conjoint de Pauline Moreau, fille d'Adélarde Moreau et de Régina Kirouac ?

Question 151

Quel est le nom des parents de Roger Lavoie, conjoint de Normande Moreau, fille d'Adélarde Moreau et de Régina Kirouac ?

Question 152

Quel est le nom des parents de Colombe Gaudrault, conjointe de Jean-Yves Moreau, fils d'Adélarde Moreau et de Régina Kirouac ?

Question 153

Quel est le nom des parents de Louise Trotter, conjointe de Louis Moreau, fils d'Adélarde Moreau et de Régina Kirouac ?

Question 154

Quel est le nom des parents d'Adrien Tremblay, conjoint de Carmen Moreau, fille d'Adélarde Moreau et de Régina Kirouac ?

Question 155

Quel est le nom des parents de Marina Boulianne, conjointe de Lucien Moreau, fils d'Adélarde Moreau et de Régina Kirouac ?

Question 156

Quel est le nom des parents de Paul Vachon, conjoint de Lucille Moreau, fille d'Adélarde Moreau et de Régina Kirouac ?

Question 157

Quel est le nom des parents de Nicole Millet, conjointe de Bruno Noël, fils d'Henri Noël et de Gracia Kirouac ?

ASSOCIATION DES FAMILLES KIROUAC INC.

CONSEIL D'ADMINISTRATION 2007-2008

PRÉSIDENT GÉNÉALOGIE ET ÉQUIPE DE PRODUCTION DE LA REVUE

François Kirouac (00715)
31, rue Laurentienne
Saint-Étienne-de-Lauzon
(Québec) G6J 1H8
Téléphone : (418) 831-4643

1^{ère} VICE-PRÉSIDENTE

Céline Kirouac (00563)
1190, rue de Callières
Québec (Québec) G1S 2B4
Téléphone : (418) 527-9858

2^e VICE-PRÉSIDENTE ET GÉNÉALOGIE

Lucille Kirouac (01307)
123, Chemin Rivière-du-Sud
Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud (Québec)
G0R 3A0
Téléphone : (418) 259-7805

SECRÉTAIRE ET ÉQUIPE DE PRODUCTION DE LA REVUE

Michel Bornais
168, rue Baudrier
Québec (Québec) G1B 3M5
Téléphone : (418) 661-1771

TRÉSORIER

René Kirouac (02241)
3782, Chemin Saint-Louis
Québec (Québec) G1W 1T5
Téléphone : (418) 653-2772

ÉQUIPE DE PRODUCTION DE LA REVUE

Marie Kirouac (00840)
1039, rue Raoul Blanchard
Québec (Québec) G1X 4L2
Téléphone (418) 871-6604

CONSEILLÈRE

Lucie Jasmin
10407, De Lorimier
Montréal (Québec) H2B 2J1
Téléphone : (514) 334-6144

CONSEILLÈRE

Mercédès Bolduc
140, Rue de la Victoire
Chicoutimi (Québec) G7G 2X7
Téléphone : (418) 549-0101

TRADUCTRICE ET ÉQUIPE DE PRODUCTION DE LA REVUE

Marie Timperley
127, chemin Schoolcraft
Mansonville-Potton (Québec) J0E 1X0
Téléphone (450) 292-4247

CORRESPONDANTS RÉGIONAUX

RÉGION 1. QUÉBEC-BEAUCE-APPALACHES

Marie Kirouac (00840)
1039, rue Raoul Blanchard
Québec (Québec) G1X 4L2
Téléphone (418) 871-6604

RÉGION 2. MONTRÉAL, OUTAOUAIS, ABITIBI

Louis Kirouac (00327)
621A, Rue Notre-Dame
Le Gardeur (Québec) J5Z 2P7
Téléphone (450) 582-3715

RÉGION 3. CÔTE-DU-SUD, BAS-SAINT-LAURENT, GASPÉSIE ET PROVINCES ATLANTIQUES

Lucille Kirouac (01307)
123, Chemin Rivière-du-Sud
Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud (Québec)
G0R 3A0
Téléphone : (418) 259-7805

RÉGION 4. MAURICIE, BOIS-FRANCS-ESTRIE

Renaud Kirouac (00805)
9, rue Leblanc, C.P. 493
Warwick (Québec) J0A 1M0
Téléphone : (819) 358-2228

RÉGION 5. SAGUENAY, LAC-SAINT-JEAN

Mercédès Bolduc
140, Rue de la Victoire
Chicoutimi (Québec) G7G 2X7
Téléphone : (418) 549-0101

RÉGION 6. ONTARIO, PROVINCES DE L'OUEST ET CÔTE DU PACIFIQUE

Georges Kirouac (01663)
23, Maralbo Ave. E.
Winnipeg (Manitoba) R2M 1R3
Téléphone : (204) 256-0080

REGION 7. UNITED-STATES OF AMERICA

EAST TIME ZONE

Mark Pattison
1221, Floral Street NW
Washington, DC 20012 USA
Telephone : (202) 829-9289

CENTRAL TIME ZONE

Greg Kyroutac (00239)
P. O. Box 481
Ashland, IL 62612-0481 USA
Telephone : (217) 476-3358





Fondation : 20 novembre 1978
Incorporation : 26 février 1986
Membre de la Fédération des familles-
souches du Québec inc. depuis 1983

Alexandre Duchroach

Signature de notre ancêtre lors d'une demande au gouverneur
de Beauharnois en novembre 1733

Pour nous joindre :

Courriel : afkirouacfa@hotmail.com

www.genealogie.org/famille/kirouac

Webmestre : Pierre Kirouac

Avis de recherche

Nous sommes à la recherche de photos, de films ou de vidéos effectués lors du rassemblement de L'Islet-sur-Mer en 1980 et lors de la rencontre de Cap Saint-Ignace en 1982. Si vous possédez ces documents, nous vous serions gré de nous en faire part le plus rapidement possible en entrant en contact avec le secrétaire de l'Association.

Merci de votre collaboration !

Joyeuses fêtes !

Responsable du recrutement

M. René Kirouac
3782, Chemin Saint-Louis
Québec (Québec)
Canada G1W 1T5
Téléphone : (418) 653-2772

Secrétaire de l'Association

Michel Bornais
168, rue Baudrier
Québec (Québec) G1B 3M5
Téléphone : (418) 661-1771
Courriel : afkirouacfa@hotmail.com

Postes Canada
Numéro de la convention 40069967 de la Poste-publication
Retourner à l'adresse suivante :
Fédération des familles-souches du Québec inc.
C.P. 10090, Succ. Sainte-Foy, Québec (Québec) G1V 4C6
IMPRIMÉ—PRINTED PAPER SURFACE